

# JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

## Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

### CHANCELLERIE MUSULMANE.

Neuvième article.

Le comte d'Eu venait d'entrer dans la salle où se tenait le conseil privé dont il faisait partie. Le roi, en l'apercevant, se pencha vers le patriarche de Jérusalem, et lui dit : • Voici le chef des opposants ; c'est à monsieur le connétable que je dois le titre de déserteur de la cause de Dieu.

— Monseigneur est maître d'agir comme bon lui semble, répartit le comte d'Eu, mais je crois qu'il est prudent d'en finir avec ses voisins avant de porter la guerre en Palestine.

— Monsieur le chancelier partage-t-il cette opinion ? demanda le roi.

— Monseigneur, répondit l'évêque de Beauvais, vous avez soumis les communes

XII.

révoltées du comté de Flandre, et vous pouvez occuper le roi d'Angleterre en soutenant les intérêts du roi d'Écosse. Les rois d'Aragon et de Castille vous ont des obligations ; les rois de Naples, de Bohême, de Hongrie et de Pologne sont vos alliés ; le grand maître des templiers, Elie de Ville-neuve, vous a promis de se ranger sous la bannière de France, avec les plus braves de ses chevaliers ; les Vénitiens et les Génois se sont engagés à vous fournir des vaisseaux ; si les Français vous voyaient prendre la croix, ils vendraient tout leur bien s'il était nécessaire pour vous soutenir.

— Oh ! cela est vrai, dit le roi avec émotion.

— Je sais que les Français sont le premier peuple du monde pour le dévouement, répartit vivement le connétable ; mais je rappellerai à monsieur le chancelier quelle fut la réponse que nous reçûmes du roi d'Angleterre, lorsque nous allâmes l'un et l'autre l'exhorter de la part de monseigneur le roi de France à se croiser avec les autres princes chrétiens. — « Je prendrai la croix, nous dit-il, quand je serai rentré en possession de mes droits. » Nous savons tous de quelle nature sont les prétentions d'Edward.

— Je pense que ces prétentions sont aujourd'hui plus sages, reprit le roi. A l'époque



de la convocation des états généraux, réunis afin d'examiner la question de la guerre à déclarer au soudan d'Égypte qui s'était emparé du royaume de Jérusalem depuis la mort de Conradin, dernier prince de la maison de Souabe, les Maures parcouraient en vainqueurs toute l'Espagne ; le duc de Brabant et le comte de Flandre étaient sur le point d'en venir aux mains pour s'emparer de la moitié de la ville de Malines ; le duc de Bourgogne et le comte d'Auxerre se disputaient la jouissance des salines de Salins ; toute la partie méridionale de la France était agitée et donnait à craindre un soulèvement ; avec une semblable situation politique, il ne m'était pas possible de m'éloigner par trop de mon royaume. J'ai eu le bonheur de mettre ordre à tous ces démêlés ; mes grands vassaux sont en paix, mes alliés jouissent des avantages que mes négociations leur ont obtenus ; la cour d'Avignon est revenue de ses préventions contre moi, et a rompu la ligue formée avec Edward au préjudice de la France ; enfin voici monsieur le patriarche de Jérusalem qui nous apprend que les rois de Castille, d'Aragon et de Portugal, ont ruiné pour jamais la puissance des Maures d'Espagne et du Maroc.

— Par saint Denis ! s'écria le connétable, voici une grande nouvelle. »

Le roi hocha la tête en souriant, et dit : « Connétable, je savais bien que je finirais par arriver à votre cœur : écoutez attentivement ce que va lire monsieur le chancelier. »

Le comte d'Eu s'assit près du duc de Normandie, et l'évêque de Beauvais, s'étant levé devant le roi, dit : « Copie textuelle d'une lettre du grand calife.

« A l'empereur du Maroc (1).

« Moi, calife de Baudas, qui suis une

seule loi, et suis saint et du lignage de saint Mahomet, grand soudan, sire puissant, sage et fort, souverain de la sainte maison de Mahomet (qui suis puissant et crois en sa hauteesse et en sa vertu, qui fais justice, et confonds ceux qui veulent confondre ceux du royaume de Turquie et de Perse, et qui possède la terre de la grande Arménie), sire merveilleux du cours de la mer, juge sur bons et loyaux qui croient la sainte loi de Mahomet, et la force spéciale de David, qui tua et décolla ceux de la cité d'Acre, et les détruisit et mit à néant, sire du royaume de tout le monde dessous le Créateur, sire des parties d'Asie, d'Afrique et d'Europe ; à toi, roi de Bellemarine et du Maroc, salut, avec trémour de ma longue épée. Nous te signifions que nos sages Maures nous ont donné à entendre que ton fils, enfant honorable et très-fort chevalier en la loi de Mahomet, a été tué, comme Amali et Malefachou, qui furent élus pour garder la sainte loi de Mahomet, contre la loi maudite des chrétiens, malheureée et privée de bon sens ; car ceux qui vivent en cette loi ne savent en quoi ils vivent ; ils croient en leur *Alcoran*, qu'ils appellent *pape*, et cuident (croient) qu'il peut leur pardonner leurs péchés. Or, pour ce qu'Alphonse, roi de Castille, devrait être ton vassal, et que tous les autres rois du monde, qui croient en la loi chrétienne, te devraient servir et obéir, et que néanmoins ils sont venus à l'encontre de nos Maures (qui sont les plus nobles de tout le monde et croient en la sainte loi de Mahomet), et ont mis à mort les saintes créatures (comme était ton fils, qui si noble était qu'il ne pouvait être tué dans la bataille, si ce n'eût été par les fraudes que les chrétiens surent faire, par lesquelles ils ont occis ledit enfant ; et crois vraiment que par la créance qu'il avait en Mahomet il est en paradis,

(1) Cette lettre est tirée des *Chroniques de Flandre* anciennement composées par un auteur inconnu et mises en lumière par Denis Sauvage de Fontenailles en Brie, historiographe du

très-chrétien roi Henri, second du nom. Édition de Lyon, 1559.



et l'accolle bien heureusement, et là mange lait et beurre, étant ressuscité), à cette cause nous te mandons, sur la trémeur de notre épée, qu'avec tout le pouvoir de la terre des Sarrasins, de la terre de Caffondes, de la terre de Bellemarine, de la terre des Rossiens, de la terre des Preuilèges, de la terre des Tartres, de la terre de Trifuges et de la terre de Montelins, tu traverses le pays des chrétiens par terre et par mer. Nous te commandons que tu ne targes (ralentisses) ces besognes jusqu'à ce que la terre des chrétiens soit détruite; et avec ce nous octroyons à tous nos religieux Alphages le droit de prêcher et d'absoudre en notre nom; et tous ceux qui iront contre les chrétiens recevront l'absolution de leurs péchés, chacun pour soi et pour onze personnes de son lignage à son choix; si, en lève la main au ciel, et jure par notre sainte loi que ceux qui seront tués ressusciteront le troisième jour, et demeureront éternellement avec les houris et avec Mahomet, et là mangeront beurre, miel et lait.

» Seront également sauvés ceux qui, ne pouvant aller en personne contre les chrétiens, donneront de leurs biens à ceux qui seront combattre. Je te recommande, à toi, honorable et puissant, de te lever sans délai avec ton pouvoir et de passer la mer; tu combattras le roi de Castille, et, sans miséricorde, tu passeras tout par l'épée, de telle manière que les églises te servent d'étables pour tes chevaux, les croix de flèches pour dresser tes tentes; tu feras écrveler les petits enfants, et couper la tête à tout le reste, en dépit de la loi chrétienne; je veux que tes mains ne cessent de répandre le sang jusqu'à ce que la chrétienté soit détruite, et que toutes leurs terres soient mises au pouvoir de notre seigneurie. Adonc, tu auras la grâce de Mahomet, d'Amali, de Malefaichou (qui furent saints prophètes); et nous te ferons aide quand tu le réclameras. »

Le chancelier s'étant arrêté, aucun membre du conseil ne prit la parole. Phi-

lippe de Valois laissa régner ce silence pendant quelques instants; ensuite il s'adressa au maréchal Matthieu de Trie, et lui dit : « Eh bien! que pensez-vous de cette lettre? »

— Par saint Denis, répondit le vieux maréchal, c'est une déclaration de guerre formulée contre toute la chrétienté.

— Et vous, monsieur le connétable, ajouta le roi, quel est votre sentiment ?

— Sire, répondit le comte d'Eu, remplissez les coffres de votre épargne, et vous répondrez convenablement à la provocation injurieuse du calife de Baudas.

— Le plus tôt sera le mieux, dit vivement le maréchal Robert Bertrand.

— Je suivrai votre avis, reprit le roi, et personne en France ne refusera de suivre le mien... Messieurs, ajouta-t-il ensuite, je vous ai réunis en conseil afin de donner une réponse explicite à monsieur le patriarche de Jérusalem, qui se trouve dans la nécessité de repartir demain pour la cour d'Avignon. Il apportera lui-même au pape la décision que vous aurez prise. L'opinion que je viens d'émettre ne doit en rien influencer la vôtre; j'aurais pu en cette conjoncture m'abstenir de toute communication officielle, je ne l'ai pas voulu. Je suis roi de France avec le conseil de mon peuple; c'est, je crois, la constitution pontificale; elle est la meilleure, à mon avis. »

Le patriarche et l'évêque de Beauvais saluèrent le roi, le conseil garda le plus profond silence.

« Monsieur le maréchal, dit alors Philippe de Valois en désignant le vieil et brave Matthieu de Trie, prononcez-vous. »

Le maréchal se leva et dit : « Monseigneur, je suis prêt à prendre la croix, malgré mes soixante-dix ans; tous les temps sont propres à ceux qui ont le cœur au métier. »

A ces paroles fortement accentuées, le roi s'élança d'un seul bond vers le maréchal et l'embrassa.



« Ah ! sire, » dit le vieillard, et il se tut : l'émotion avait interrompu sa voix, et de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

Les membres du conseil ne purent résister à l'entraînement de cette scène ; le même sentiment qui animait l'âme fière et chrétienne du maréchal les pénétra jusqu'au foud du cœur ; le connétable s'approcha du patriarche, et lui dit : « Il n'y a plus d'opposition possible ; monsieur, vous direz au pape que la France portera la guerre en Espagne, en Palestine, sur la rive africaine, où il voudra.

— Laissez, reprit le roi, les Maures de Grenade et du Maroc aux rois de Castille et de Portugal ; notre ennemi à nous est le soudan d'Egypte ; il règne en despote sur la Palestine ; il a fait égorger les chrétiens de Ptolémaïs, de Tyr et de Sidon ; le trône de Jérusalem sur lequel ils s'est assis, appartient au roi de Chypre, Hugues de Lusignan, qui a épousé une princesse de ma famille, Marie, fille du duc de Bourbon : voilà des titres...

— Guerre ! guerre ! le roi le veut, s'écria le grand chambellan.

— Dieu le veut ! » dit le duc de Normandie ; et fixant à son épaule une croix de drap rouge qu'il avait apportée à dessein, il sortit.

Peu de temps après il se fit un grand bruit de voix confuses dans les diverses parties du château.

« Il paraît, dit alors le roi en souriant, que la nouvelle ne déplaît à personne. » Puis il ajouta avec autorité : « Monsieur le patriarche, je ferai prêcher la croisade par mes évêques ; et dans un an, si Dieu le veut en effet, j'irai, à la tête des rois de la chrétienté, délivrer le tombeau de Jésus-Christ : je tiens à résoudre cette question de liberté religieuse et commerciale.

— Monseigneur peut renvoyer cette expédition à deux ans, dit le comte d'Eu, et ce n'est peut-être pas assez.

— Quel en est le motif ? demanda le patriarche de Jérusalem.

— Monsieur le connétable, dit vivement le roi, je lèverai toute difficulté en négociant un emprunt. Mes gentilshommes feront comme autrefois, ils aliéneront leurs domaines, les juifs de France et de Venise ne demanderont pas mieux.

— Monseigneur, répondit le comte d'Eu, je sais que le roi de France possède un trésor inépuisable, l'amour de ses sujets ; mais les barons et chevaliers de votre royaume sont à peu près ruinés par les dépenses des guerres de Flandre ; il en est plusieurs qui ont été obligés de déposer leur épée pour se livrer au commerce et se relever de la ruine dans laquelle les a plongés l'usure excessive des marchands d'or monnoyé.

— Je publierai un édit à ce sujet, dit le roi ; il faut absolument mettre un terme à cet abus.

— En remettant en vigueur l'arrêt du roi Philippe V contre les juifs usuriers, dit le connétable.

— Aujourd'hui, ajouta le maréchal Robert Bertrand, ils se sont affranchis de toute obligation, il est impossible de les distinguer dans les rues et dans les hôtels. Ils ne portent plus sur le front la corne de bœuf et sur la poitrine la pièce d'étoffe jaune qui faisaient partie de leur costume, aussi peuvent-ils s'introduire partout sans être reconnus par les archers du lieutenant civil.

— Ce qui leur donne la latitude, dit le maréchal Matthieu de Trie, d'enlever les enfants pour la cour des Miracles, et les jolies dames ou damoiselles au profit des rois de Grenade, de Maroc et d'Egypte.

— Maréchal, j'ai donné mes ordres à monsieur le prévôt de Paris, dit le roi ; tout ira bien.

— Ainsi soit-il ! » repartit une jeune et douce voix qui venait du côté de l'escalier ; et en même temps la tapisserie de la portière fut légèrement agitée.

« Ah, petit Jehan de Laval, vous écoutez aux portes ! sans la fête de ce jour,



je vous enverrais à la tour Ferrand. » Le roi avait proféré cette menace d'un ton bref et impératif ; mais en sortant de la salle il descendit à pas lents l'escalier de la tour, afin de laisser le temps au jeune page de se cacher parmi ses camarades, ou bien de se remettre de la crainte de la punition qu'il venait d'encourir.

Au moment où le roi parut sur le seuil de la porte extérieure, les pages, les écuyers et plusieurs groupes de gentils-hommes se prirent à crier : « Vive le roi ! vivent les princes chrétiens ! Noël ! Noël ! »

Philippe de Valois s'était découvert et saluait la foule qui grossissait au fur et à mesure qu'il approchait du pavillon royal. A l'entrée de la grande cour il s'arrêta, par sentiment de surprise et d'admiration : toutes les dames étaient aux croisées et formaient la plus belle galerie qu'il fût possible de voir. Dès qu'elles eurent aperçu le roi, elles se mirent à chanter en chœur un hymne des croisades et laissèrent tomber une pluie de feuilles de roses.

« Nous sommes dans un palais enchanté, s'écria le roi ; le brave Roland avait raison de dire qu'il y a beaucoup de poésie dans le règne des femmes. » Ces paroles prononcées avec gaieté avaient donné au cortège du roi une physionomie moins sévère que ne le comportait le caractère officiel de membre du conseil privé. Le vieux maréchal Matthieu de Trie, cédant à l'habitude qu'il avait contractée dans les camps, racontait quelque événement de sa vie, et faisait de très-heureuses comparaisons entre le spectacle merveilleux que les dames de la cour avaient improvisé et les réunions brillantes que le comte Louis de Nevers tenait dans son palais de la ville de Gand, il y avait environ trente ans de cela. La plupart des baronnes qui paraient les croisées du Louvre n'étaient pas de cet âge ; le vieux maréchal les trouvait plus jolies que les femmes de son temps. Ces observations étaient silencieusement écoutées, parce qu'elles offraient un intérêt

tout historique aux personnes qui entouraient le roi. Cette attitude respectueuse s'était communiquée de proche en proche jusqu'à la cour des pages et avait été éveiller l'attention du petit Jehan de Laval. On savait généralement au château que la sévérité quelquefois brusque du maréchal de Trie se modifiait considérablement lorsqu'il avait un auditoire nombreux pour écouter le récit de ses campagnes et de ses aventures chevaleresques. Le jeune page jugea le moment opportun pour réaliser un projet hardi dont il avait fait part à ses camarades et qui avait obtenu leur approbation unanime. Il se jeta dans la foule au risque d'être étouffé ; et s'aidant du geste et de la voix, il parvint jusqu'au maréchal : « Pardon, messire, » dit-il à un écuyer du roi, qui lui fermait hermétiquement le passage ; et, au moment où l'homme d'armes se détournait, il passa rapidement en ôtant son chapeau et se plaça à côté du maréchal. Le petit Jehan de Laval s'attendait à être remarqué et réprimandé sur sa conduite indisciplinée ; aussi avait-il une réponse toute prête. Après quelques instants d'attente inutile, voyant que la bonne humeur du roi occasionnait une distraction agréable qui semblait vouloir se prolonger, il tira légèrement le bout du manteau du maréchal, et prenant un air mystérieux qui contrastait avec le jeu vif et mutin de sa physionomie, il lui dit à demi-voix : « Je sais quelque chose... une conspiration... si le bon roi voulait... »

— Hein !... » fit le maréchal en s'arrêtant tout court ; et prenant un air soucieux, il regarda fixement le petit Jehan de Laval, qui soutint bravement cette épreuve, et ajouta d'une voix tremblante d'émotion :

« Parole de page du roi, ce que je dis est vrai comme parole d'Evangile ! » Cette exclamation faite à dessein parvint aux oreilles du roi, qui se retourna brusquement. Le maréchal lui adressa quelques mots qui ne furent entendus de personne ;



ensuite se penchant vers le petit Jehan de Laval, il lui dit : « Suivez le roi, beau sire, et faites bien. » Philippe de Valois fronça le sourcil en apercevant le jeune page; il le conduisit dans la chambre basse, où les archers de la garde se tenaient en hiver, et s'y enferma, tandis que les membres du conseil et les seigneurs remontaient dans les appartements.

Le jeune page rapporta ce qu'il avait entendu de la conversation du capitaine Samuel avec le juif Siméon et le jeune Flamand Van-Rusbèke. Le roi l'écouta très-attentivement; ensuite il lui dit : « Petit Jehan, il faut être discret à la cour; ne confiez à personne ce que vous confiez au roi. Allez vous divertir, et gardez toujours la franchise du langage et la droiture du cœur.

— Sire, repartit vivement le jeune de Laval, je suis un page du pays de France. »

Le roi se prit à sourire et lui donna sa main à baiser. Comme il sortait de la salle des gardes, il rencontra au bas de l'escalier le capitaine Samuel et le comte de Montfort; ils paraissaient l'un et l'autre très-animés; Saint-Vallier, Bouchard et le vicomte de Léon les suivaient.

« Où vont ces messieurs ? » demanda le roi.

Ils s'arrêtèrent tous en saluant; mais ils gardèrent le silence. Le roi comprit leur intention; il s'approcha du prince de Bretagne, et s'appuyant sur son bras, il lui dit : « Comte, la grande cour du Louvre est jonchée de feuilles de roses; il est juste que je fasse mon compliment aux nobles et gentilles dames qui ont si gracieusement salué la nouvelle du jour. »

Le comte de Montfort inclina respectueusement la tête.

« Capitaine Samuel, dit alors le roi, rassemblez vos archers et faites le guet.

— Moi-même ? demanda Samuel avec surprise.

— Vous-même, » répondit le roi en lui

faisant un signe de commandement. »

Le favori, joueur de viole, lança un coup d'œil menaçant au jeune page; celui-ci, sans se déconcerter, le regarda droit au visage et le força de détourner la tête.

« Petit Jehan, dit le roi, venez avec monsieur le comte de Montfort, il vous présentera à la cour en qualité de premier page de Madame. »

Le vicomte de Léon prit aussitôt le jeune de Laval par la main; et suivi de Saint-Vallier et de Bouchard, il accompagna le roi et le comte de Montfort jusqu'à la salle du trône, où étaient réunis les princes et les princesses de race royale.

Quelques moments après, on annonça que Paris serait illuminé depuis l'heure du couvre-feu jusqu'aux premières lueurs de l'aube. On entendait déjà le bruit confus du peuple qui se répandait dans les rues et sur les places publiques en poussant des cris d'allégresse, tandis que de tous côtés les cloches, jetant de rapides volées, saluaient dans les airs la victoire de Dieu.

Vicomte de MARQUESSAC.

---

## Revue Littéraire.

---

La *Revue de l'Orient*, XVIII<sup>e</sup> cahier, chez Delavigne, rue des Beaux-Arts, n<sup>o</sup> 8.

Deuxième article.

*Chasse aux hommes dans le Cordofan.*

Le XVIII<sup>e</sup> cahier de la *Revue de l'Orient* contient deux articles instructifs et pleins d'intérêt : l'un, *Chasse au lion*; l'autre, *Chasse aux hommes*; cet horrible rapprochement ayant attiré notre attention, il nous restait à choisir celle de ces deux chasses à laquelle nous vous ferions assister. L'une offre le spectacle d'une lutte entre les



deux êtres les plus puissants de la création ; l'autre nous montre l'homme traqué par son semblable, qui le prend s'il n'oppose pas de résistance, et le massacre s'il a reçu de Dieu la force, le courage et le désespoir. Malgré l'indignation que vous fera éprouver cette scène, lisons cependant l'article de M. Léon Delaborde, que nous pourrions déjà accuser d'exagération, si nos cœurs n'avaient pas souffert au récit de cet horrible commerce de chair humaine, que l'on nomme parmi nous la *Traite des noirs*, et en Égypte le *Gaswah*.

Avant 1820, le Dongola, le Sennaar et le Cordofan n'avaient pas encore été occupés militairement par le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali ; les habitants de ces pays, gouvernés par un roi, jouissaient d'institutions civiles et religieuses, et vivaient heureux ; la gaieté naturelle de leur caractère était entretenue par leur peu de besoins, que satisfaisaient la fertilité du sol et celle de leurs troupeaux ; aussi songeaient-ils, une fois la récolte faite, bien plus à danser et à se parer qu'à tout autre souci.

La conquête de ces trois grandes provinces eut pour premier mobile et pour véritable but l'esclavage de la population noire. Depuis lors, et quatre fois par an, le pacha d'Égypte fait faire des *Gaswah*. Des fantassins et des cavaliers, tambours et musique en tête, suivis de pièces de canon, et commandés par un général qu'accompagne, en outre de ses aides de camp, un délégué du fisc, un médecin et deux chirurgiens, entreprennent cette expédition. Conduits par des noirs du pays (car on profite de la trahison), les soldats se dirigent vers les montagnes les plus peuplées : on attend la nuit pour entourer les habitations de ces malheureux, et lorsque le soleil d'Orient se lève radieux, une détonation avertit les blancs que leur rôle de ravisseurs commence, et les nègres qu'il s'agit de défendre leur liberté. Jamais canon n'avait fait retentir ces parages. Dans cette population ainsi réveillée, quel étonnement,

quelle stupeur ! De tous côtés, on voit les nègres qui avancent la tête au-dessus des rochers, qui grimpent aux arbres, s'élançant de branche en branche, font briller le blanc de leurs yeux et de leurs dents, puis disparaissent pour reparaître plus loin. Les femmes emportent leurs enfants dans leurs bras et sur leur dos ; elles traînent après elles les vieillards aveugles ou impotents ; c'est un murmure sourd, une agitation inquiète ; c'est comme une fourmilière dans laquelle on aurait mis le pied.

L'attaque commence ; il s'agit de s'emparer de toute une population, hommes, femmes et enfants, et d'en tuer le moins possible ; car, au Caire, le pacha est humain, il ne les veut que vivants. On détache quatre pelotons à la fois, ils marchent à l'assaut de la montagne, et toute la ligne soutient leur mouvement du bruit des coups de fusil à poudre et des canons tirés sans boulets : il s'agit d'augmenter l'effroi et de déconcerter la défense de ce timide troupeau ; c'est à qui aboiera plus fort dans ce vacarme pour *rabattre* les nègres. Les soldats s'avancent toujours, la baïonnette en avant, à travers les rochers et les buissons. Les nègres fuient, car ils ont peur ; mais ces fuyards reprennent bientôt courage. Savez-vous pourquoi ? C'est que les meurtriers approchent du lieu où ils ont caché leur famille.

Les nègres ont des huttes et des cabanes au haut de la montagne : c'est là qu'ils vivent dans les temps tranquilles ; mais pour se mettre à l'abri de leurs ennemis, ils se creusent des trous, de véritables terriers, au fond desquels ils cachent tout ce qu'ils ont de précieux, femmes et enfants. C'est pour défendre ce trésor qu'ils ont repris courage : d'une main, ils lancent leurs longs javelots empoisonnés ; de l'autre, ils se couvrent de leur bouclier. Mais avant que leurs ennemis soient à portée de leurs faibles armes, les balles des fusils de munition sont venues les atteindre. Durs à la souffrance, ignorants du



moyen nouveau qui leur envoie la mort, les voyez-vous traversés de quatre à cinq balles sans faiblir ? Ils prennent un peu de terre, en frottent l'orifice de leurs blessures, croyant s'être fait quelques écorchures, et continuent à combattre jusqu'à ce que, épuisés par la perte de leur sang, ils tombent morts. Tant que le chef de famille s'est défendu, sa femme et ses enfants ont été près de lui, à l'encourager de leurs cris, à l'assister en attaquant les ennemis à coups de pierre ; est-il tué ? sa femme et ses enfants se rendent sans murmurer : c'est comme une soumission à la volonté du sort.

D'autres, moins courageux, fuient avec leur famille, et gagnent le haut de la montagne ; ceux-là se réfugient dans leur terrier, et quel furet assez hardi pénétrerait dans ces antres où le désespoir s'est acculé ? L'habileté du chasseur consiste alors à faire évacuer le terrier ; on l'enfume ; et pour cela, les soldats égyptiens ont les mêmes moyens que ceux employés en Europe contre les renards et les blaireaux. Mais il suffit souvent de charger un fusil avec du poivre et de tirer dans le terrier : la poudre, mêlée à cette forte odeur, remplit l'antre et suffoque les nègres ; ils sortent aveuglés ; alors les soldats se jettent sur eux et les enchaînent. Si, après la détonation, personne ne sort, les chasseurs vont à un autre terrier, car ils savent à quoi s'en tenir : la mère a étouffé ses enfants, le père a tué la mère et s'est tué lui-même après ; or, les soldats n'ont que faire de cadavres. Quant à leur prise, ils l'entraînent avec eux. Mais c'est encore ici que se manifeste, même dans son inertie, cet attachement au sol, à la famille, si vif et si violent chez les nègres ; l'un, serrant ses pieds dans ses mains, refuse de se redresser ; l'autre se cramponne à un arbre et résiste de toute sa force musculaire ; celui-ci embrasse sa femme et ses enfants et forme avec eux un nœud que le fer seul peut dénouer.

Il y a des manières d'en finir avec ces résistances ; les gens du pacha ont prévu tout ce que l'amour du pays pouvait créer de ruses et de résignation. Pour ceux-là, c'est un cheval qu'on attelle à leurs jambes, et, à travers les ronces et les rochers, on les traîne jusqu'au bas de la montagne : ils y arrivent écorchés, sanglants, défigurés, mais n'ayant pas lâché prise. Alors, on les tue, n'en pouvant rien faire ; s'ils cèdent, on suspend leur supplice, on les enchaîne, et autour du cou on leur attache une longue fourche pesante qu'ils sont obligés de soulever pour faire un pas.

Telle est, en résumé, la marche des attaques les plus faciles ; mais quand les pelotons, repoussés par une population trop nombreuse, ont vainement jeté la mort et le carnage parmi les assiégés, alors le général adopte une autre tactique, la famine ; et pour être plus patiente, cette tactique n'est ni moins atroce ni moins meurtrière.

Ces nègres n'ont d'autre moyen de se procurer de l'eau qu'en la puisant dans les sources qui coulent au pied des montagnes. On les prend par la soif, c'est-à-dire qu'on rétrécit le cordon de troupes qui cernent la montagne aux lieux où commencent les sources ; puis on campe tranquillement jusqu'à ce qu'il convienne à ces malheureux de venir échanger leur liberté, leur patrie, leurs liens de famille, contre un peu d'eau. De la ligne si rapprochée des troupes, on aperçoit les nègres ronger l'écorce des arbres pour en sucer quelque peu d'humidité ; mais avec ce soleil brûlant et sans nourriture, le palais se dessèche... leurs tourments sont terribles ; quelquefois ils en prolongent le temps huit jours ; mais au delà, ils sont aux abois. Le pacha peut compter alors sur la soumission de tous ceux qui n'ont pas préféré pour eux, leurs femmes et leurs enfants, la mort à l'esclavage. Chaque jour, et successivement, on les voit s'avancer davantage ; comme de timides che-



vreuils, ils descendent de la montagne et s'approchent des sources où ils ont l'habitude d'étancher leur soif; mais en voyant les soldats, ils reculent : l'ardeur brûlante de leur gosier les ramène, et l'eau qu'on leur présente comme un appât trompeur diminue encore leur hésitation. Ils cèdent : des chaînes aux mains et la fourche au cou répondent de leur soumission.

L'expédition terminée, un singulier changement s'opère : au carnage, au feu, aux blessures, aux traitements impitoyables, succèdent les soins les plus attentifs, la compassion la plus touchante. Le vieillard est-il tellement courbé par l'âge qu'il ne puisse avancer, on le place sur un brancard ou sur un chameau, on le reconforte de quelque boisson fortifiante : aux femmes, on laisse le temps nécessaire pour allaiter leurs enfants; aux blessés, le loisir de se panser; à toute la troupe, on donne des provisions abondantes pour se reconforter. Précautions de bouchers, pitié de bourreaux !

Les plus âgés parmi les prisonniers, les plus faibles, ceux que les blessures ont estropiés ou défigurés, on les distribue aux

soldats qui ont fait le *gaswah*, c'est-à-dire qu'on donne aux plus impitoyables les êtres qui justement demandaient le plus de soins et de ménagement. A l'arrivée au Caire, le reste est enregistré au marché des esclaves où la vente commence. Alors toute cette grande famille est disséminée sous considération de liens antérieurs. La mère est séparée du fils, le mari de la femme; il n'y a plus trace de la famille qui avait grandi sous les yeux de Dieu !

L'horrible spectacle, n'est-il pas vrai, mesdemoiselles, que celui d'un prince élevé par la fortune au niveau des rois de l'Europe, et qui décime des populations innocentes pour décupler ses revenus ! Ainsi, tandis que les événements politiques rapprochent de l'Egypte les nations civilisées; que le pacha du Caire envoie chaque année l'élite des jeunes gens de son pays recevoir au milieu de nous l'éducation de nos collègues et s'initier aux principes de notre administration; que les chemins de fer vont sillonner le Désert... le *gaswah* continue !

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

---

### Littérature Etrangère.

---

#### A MORNING.

Il was a bright, clear, cheerful, frosty day—one of those which breathe peculiar exhilaration, and in which the smiling aspect of winter, like the ingratiating vivacity of green old age, charms the more because the less expected. The sun shone brightly through the thin silvery haze, and was gaily reflected by small twinkling drops upon every bough, and the dazzling rime upon the grass below. The stillness of the air allowed the ear to catch, with more than usual ease, an enlivening medley of

#### UN MATIN.

C'était un beau jour de gelée, riant et pur, un de ces jours qui inspirent une gaieté particulière, où les sourires de l'hiver, comme cette vivacité qui plait dans une verte vieillesse, charment d'autant plus qu'ils sont moins espérés. Les rayons d'un brillant soleil perçaient la couche légère du givre argenté, et se reflétaient dans les petites gouttes qui étincelaient à chaque branche d'arbre et sur le verglas dont la terre était couverte. La pureté de l'air permettait à l'oreille de saisir avec plus de facilité qu'à



familiar sounds, denoting life, and gaiety, and bustle; the rattle of the distant coach, the strong clear whistle of the lighthearted labourer, the busy hum of the neighbouring village, the distant clamour of foraging rooks, and, nearer at hand, the merry chattering of the redwing, and the brisk chirp of the plump-looking little birds which frisked about, apparently larger and gayer than ever.

GRANBY,  
roman, by lord Normanby.

l'ordinaire un mélange de sons familiers qui, animant l'espace, annonçaient la vie, la gaieté et le bruit; le roulement éloigné des voitures, le sifflement aigu du laboureur à la voix puissante et au cœur allègre, le bourdonnement affairé du village voisin, les cris éloignés des grolles (1) en quête de leur pâture, et près de nous le gazouillement de la perdrix et le ramage éveillé des petits oiseaux rondelets qui s'ébattaient à l'entour: tout cela semblait plus grandiose, plus éclatant que jamais.

(1) Sorte d'oiseau.

## Educación.

LE

## Dernier baron de Montbazon.

C'était une des plus belles fleurs de la chevalerie de Touraine que la maison de Montbazon. Bien qu'ils n'eussent que le titre de baron, ses chefs portaient au combat une bannière carrée; et vingt châteaux, dont la grande porte s'ouvrait sous un écusson armoirié, relevaient du château, de Montbazon, noble manoir qui fut le séjour d'un roi de France, et reste encore aujourd'hui debout sur les bords de l'Indre pour nous enseigner la puissance de ses anciens maîtres.

Mais longtemps avant que Charles VII n'y eût réuni sa cour, Montbazon avait vu trôner sous ses hautes voûtes bien des seigneurs d'un nom glorieux. Remontons un siècle plus haut, pour y voir la baronne de Montbazon, née Eustache d'Anthénaise, au milieu de ses *meschines* et *chamberières*

qui mêlent leur caquet au bruit de leur fuseau. Sans les écouter, dame Eustache songe à son seigneur, Regnault de Montbazon, qui avec tous ses chevaliers et vassaux a suivi le roi Jean contre le prince Noir; et pensive, ses yeux s'arrêtent sur ses enfants, Jehanne et Aimery, l'une de quatre ans, l'autre de deux, qui se jouent au bout de la longue salle. Tout à coup le cor retentit, et Eustache tressaille, quoique ce ne soit pas là le son du cor de Regnault: les portes crient l'une après l'autre sur leurs gonds et laissent entrer le vieux sire de Val-Aulnaie, celui de ses vassaux dont Regnault estime le plus l'expérience et la valeur. Ses armes faussées et sanglantes montrent les traces d'un récent combat, et la douleur empreinte sur son visage souillé de poussière a glacé le sang de la châtelaine. « Madame, lui dit le vieux chevalier en posant un genou en terre, élevez votre cœur à Dieu; car votre époux est à cette heure auprès de lui. » Eustache pousse un cri et chancelle; mais bientôt ses larmes qui se font jour ruissellent sur ses joues pâlissantes. « Oui, pleurez, poursuit Val-Aulnaie, car le baron de Montbazon est tombé dans un jour de défaite. Il faut bien que nos veuves pleurent;



les veuves des Anglais ne pleureront pas. — Un jour de défaite ! répéta Eustache d'un ton de reproche, et vous vivez pour me l'annoncer ! — Je vis, répondit Val-Aulnaie d'une voix sombre, pour rapporter le corps de mon suzerain au tombeau de ses pères, et je laisse mes deux fils morts, gisants dans les vignobles de Poitiers. » Deux écuyers entrent et viennent déposer aux pieds de sa veuve le corps de Regnault, percé d'une flèche au-dessous de la cuirasse. « C'est ainsi, dit Val-Aulnaie en montrant le trait fatal, que nos braves chevaliers ont péri sans défense, assassinés de loin par des ennemis invisibles ; c'est ainsi que l'Anglais triomphe. Pleurons, madame, mais ne rougissons pas, car la victoire est restée au plus lâche ! Puis soulevant dans ses bras le petit Aimery, qui contemplait cette scène avec stupeur : Voici, dit-il, le baron de Montbazon ; il vengera la mort de son père ! »

Non-seulement le deuil des champs de Poitiers s'étendait sur toute la France, mais les Anglais vainqueurs envahirent la Touraine ; Val-Aulnaie, abandonnant son propre château, vint s'enfermer à Montbazon et repoussa leurs attaques. Quatre ans après, le traité de Brétigny vint rendre le repos au pays et permit à l'enfance du jeune baron de s'écouler paisiblement au milieu des jeux de son âge.

Val-Aulnaie portait à son petit suzerain la plus profonde affection, et cependant sa vue lui causait toujours une émotion douloureuse, car il songeait que le nom de Montbazon survivait et que le sien restait enseveli. De ses deux fils, l'aîné seul était marié et ne laissait qu'une fille.

Aloïse, dont la mère n'avait pas longtemps survécu à l'époux qu'elle pleurait, était la compagne assidue de Jehanne et d'Aimery, qui semblait même la préférer à sa sœur. Plus jeune que lui d'un an, Aloïse faisait tout ce qu'il voulait, au lieu que Jehanne prétendait qu'on lui obéît ; plus petite, Aloïse avait souvent besoin de

son appui, tandis que la grande sœur courait devant lui en se moquant de sa faiblesse. Bientôt Jehanne s'aperçut qu'Aloïse et Aimery s'écartaient d'elle volontiers et s'amusaient mieux entre eux seuls : elle s'en dépitait, et faisant de sa jalousie fierté, elle s'avisa qu'à bientôt neuf ans qu'elle avait, elle devenait trop raisonnable pour jouer avec un petit garçon et une petite fille, et ne quitta presque plus sa mère. Aimery et Aloïse en furent plus à l'aise pour courir par champs et par bois après les papillons, les lézards et les fleurs, en sorte qu'il était difficile de les rencontrer l'un sans l'autre et que rarement frère et sœur furent d'aussi bon accord.

Toutefois, bon sang ne peut mentir, et le damoiseau de Montbazon, qui commençait à comprendre les chants que les ménestrels consacraient au renom de sa famille, se sentit bientôt plein d'ardeur pour les rudes exercices qui faisaient un chevalier accompli. D'ailleurs l'aiguille et le fuseau captivaient aussi Aloïse dans le château de son grand-père : on se voyait plus rarement, on s'en voyait peut-être avec plus de plaisir.

Aimery avait déjà douze ans, sa taille comme sa force précoce annonçaient un digne rejeton de la race de fer des Montbazon. Il en fit preuve éclatante dans une de ces inondations si communes de la Loire et de ses affluents. Un ruisseau des plus obscurs, devenu soudain torrent, entraînait, aux yeux des paysans consternés, un enfant dans son berceau. Le jeune châtelain plongea hardiment dans cette eau impétueuse, qui, s'élevant au-dessus de sa ceinture, battait sa poitrine, rejallissait sur son visage, et résistant à sa violence, il parvint à saisir au passage le berceau qu'il ramena à terre.

Comme il s'était retiré pour se soustraire aux assistants qui le remerciaient à genoux, il revint le lendemain distribuer des secours à ceux dont les chaumières se trouvaient détruites et qu'avaient recueilli-



lis leurs voisins plus heureux. Il apprit que l'enfant qu'il avait sauvé se portait bien, mais que sa mère était malade d'avoir été si violemment secouée par la double émotion de la douleur et de la joie. Ce fut là qu'il se rendit d'abord : en entrant dans la cabane, il aperçut son petit protégé qui se roulait gaiement à terre ; la mère reposait au fond, sur un lit assez propre, et une petite fille lui présentait une potion qu'elle venait de préparer. Aimery s'arrêta à regarder cette enfant, chez qui le sentiment de la bienveillance s'éveillait de si bonne heure. Elle lui tournait le dos, il ne pouvait voir sa figure, mais il put remarquer que ses vêtements de simple laine étaient cependant d'une coupe trop élégante pour la fille d'un manant.

La pauvre femme rendit la tasse à sa petit sœur de charité, qui, se retournant alors, montra aux yeux enchantés d'Aimery les traits de son amie Aloïse. Elle rougit beaucoup de se voir surprise en flagrant délit de bonne action ; mais cette rougeur se communiqua bientôt au front d'Aimery, quand elle loua son courage et son humanité. Cette communauté de bienfaisance où le hasard les réunissait établit entre eux un lien tout nouveau et tout sérieux ; car bien qu'ils ne se fussent pas vus depuis près d'un mois, ils ne purent causer et rire comme à l'ordinaire.

Les bénédictions que reçut Aimery en donnant le peu d'or dont il pouvait disposer, ces bénédictions auxquelles les pauvres inondés unissaient son nom à celui d'Aloïse, et qui leur en devenaient plus douces, révélaient au jeune baron un plaisir trop pur pour qu'il ne se promît pas de le goûter souvent. Ses promenades, qui jusqu'alors n'avaient été qu'une distraction enfantine et frivole, eurent dès lors un double but, celui de connaître et de soulager la misère de ses vassaux et de rencontrer plus souvent Aloïse, qui, de son côté, sentait redoubler son zèle généreux depuis qu'il était devenu une occasion de voir

Aimery ; mais le jeune châtelain venait d'atteindre sa quatorzième année ; il était temps de lui chercher une place de page dans quelque noble maison, suivant les maximes du temps qu'un gentilhomme ne pouvait trouver parfaite *nourriture* que hors la maison paternelle ; en sorte que l'on voyait les héritiers des plus grands noms remplir chez quelque chevalier, souvent inférieur, ces fonctions de page et d'écuyer qui constituaient une véritable domesticité. Outre la coutume, la dame de Montbazon avait deux raisons excellentes pour consentir à se séparer de son fils : l'une, qu'il n'y avait plus dans son château un père pour lui servir de maître et d'exemple ; l'autre, qu'elle le *donnait* au roi de France, à Charles V, le *Sage*. L'importance de la maison de Montbazon et le souvenir d'un époux mort à Poitiers avaient procuré à Eustache cette haute distinction.

Aimery éprouva une joie sans mélange. En vain lui fallait-il quitter mère, sœur, amie ; il n'éprouva que le plaisir de voyager, d'être page du roi, de voir Paris, cette cité sans seconde, ce centre éblouissant de richesses et de civilisation. Aimery était joyeux ; Aloïse fut joyeuse, et, dominée par l'allégresse de son ami, elle ne songea pas mieux que lui à l'absence. Leurs adieux même furent gais ; mais dès que le page eut disparu à l'horizon, la jeune fille sentit son cœur se serrer et songea alors qu'elle ne le verrait plus le lendemain... ni avant bien des jours. Elle éprouva le besoin de pleurer, et se rappelant qu'elle n'était pas seule à regretter Aimery, elle courut à Montbazon, poussée par ce secret instinct que les douleurs partagées s'adoucissent ; mais tout en regrettant sincèrement leur fils et leur frère, les dames de Montbazon n'étaient pas disposées à admettre leur petite vassale dans l'intimité d'un chagrin, et la pauvre Aloïse, repoussée par la dignité froide de leur accueil, retourna s'enfermer chez elle avec le sou-



venir d'Aimery. Mais ces villageois qu'ils avaient visités ensemble et qu'elle était désormais seule à consoler et à secourir, parlaient souvent de leur jeune seigneur et aimaient surtout à en parler devant elle. Comment Aloïse eût-elle donc fait pour l'oublier et ne point le regretter au bout de trois ans, comme le premier jour ?

Que de changements pourtant ces trois années avaient opérés ! La petite Aloïse était maintenant une noble damoiselle qu'à la sortie de l'église, les jeunes chevaliers tourangeaux suivaient d'un regard empressé, tandis que, appuyée au bras de son vénérable aïeul, elle passait les yeux baissés sans les voir. Un dépit mal dissimulé éclatait alors au front des dames du voisinage. La belle châtelaine de Val-Aulnaie eût cependant mérité leur indulgence par le peu de goût qu'elle montrait pour toutes les réunions de plaisirs où elle n'aurait eu qu'à paraître pour les éclipser. Douce et timide, elle ne se plaisait que dans le silence de son manoir, ou parmi les pauvres qui parlaient d'Aimery.

Un jour que, suivie d'un seul écuyer, elle traversait à cheval la forêt, revenant d'une de ses promenades dans les chaumières, un bruit subit de voix et de chevaux l'avertit de la présence d'une troupe nombreuse. Désirant s'épargner l'embarras des salutations et des hommages, elle poussa son palefroi dans le taillis de façon à pouvoir regarder cette cavalcade sans en être aperçue, et découvrit bientôt, au milieu d'une vingtaine d'écuyers, deux jeunes seigneurs que leur longue chevelure, leur somptueux costume proclamaient nobles, et leurs éperons d'or, chevaliers. Un tressaillement subit agita Aloïse, qui put à peine se maintenir en selle; car en vain trois longues années avaient changé tout son extérieur, grandi sa taille d'un pied, orné sa figure d'une brillante barbe noire; Aimery était bien l'un de ces deux cavaliers. Aloïse regretta de s'être cachée, mais il avait déjà disparu, emporté par le galop

rapide de son cheval, que la jeune fille n'avait pas encore retrouvé sa présence d'esprit. Peu à peu cependant les battements de son cœur s'apaisent, sa vue s'éclaircit, et, frappant de sa houssine son léger coursier, elle arrive au château de son père; alors déguisant à peine sa joie sous l'apparence d'un empressement officiel, elle instruit le sire de Val-Aulnaie du retour inattendu de leur suzerain.

En effet, Aimery de Montbazon, armé chevalier par le roi, allait rejoindre du Guesclin, qui se préparait à chasser les Anglais de l'Aunis et de la Saintonge. La Touraine étant sur le chemin, il en profitait pour venir passer quelques jours au sein de sa famille, et emmenait avec lui son meilleur ami, Guillaume de Craon, vicomte de Châteaudun, jadis le plus espiègle des pages du roi, aujourd'hui le plus avantageux des jeunes chevaliers.

L'arrivée d'Aimery à Montbazon y causa la plus vive allégresse : Eustache, prête à s'évanouir, tint longtemps son fils pressé contre son cœur : Jehanne vint l'embrasser en pleurant de joie; mais après les premiers transports, le vicomte commença à partager l'attention des dames. Ses manières de cour surprirent la vieille baronne sans lui déplaire, et Jehanne, souriant aux compliments ampoulés du beau chevalier, les écoutait déjà avec un secret plaisir, lorsqu'un grand tumulte annonça la survenue des chevaliers de la baronnie de Montbazon, qui, avertis par Val-Aulnaie, accouraient avec leur famille rendre hommage à leur chef féodal. Aimery, tout en recevant les visiteurs avec la courtoisie obligée d'un suzerain, demanda en riant qui avait pu trahir ainsi sa présence à Montbazon. Val-Aulnaie regarda sa petite-fille, qui, rouge comme un bouton de rose, raconta naïvement sa rencontre du matin. « Et vous m'avez reconnu, damoiselle, au bout d'une si longue absence et à me voir passer si vite ? » dit Aimery un peu ému. Aloïse, encore plus confuse, inclina la tête



sans parler. Cet incident ne prolongea que peu la visite, et les Montbazon se retrouvèrent en famille; mais Aimery était resté rêveur. Les distractions d'une vie si nouvelle et si active avaient promptement écarté Aloïse de sa pensée, et il n'eût pas reconnu son ancienne compagne au milieu des autres dames si Val-Aulnaie ne l'eût tenue par la main; mais sa vue lui avait tout d'un coup retracé son enfance; il revoyait la petite Aloïse courant avec lui au travers des champs fleuris, ou, plus tard, auprès des malheureux vassaux qu'elle soignait et consolait. Cette préoccupation n'échappapoint à Châteaudun, qui, des *beaux sires* de l'hôtel Saint-Pol, était le plus disposé à rire de ce que nous qualifierions aujourd'hui de *sentimental*. « Sire Aimery, lui dit-il, vous êtes le modèle des pages et des chevaliers discrets. Comment ne nous avez-vous jamais parlé de cette gracieuse jouvencelle que vous laissez, blessée de vos traits, soupirer aux bords de l'Indre? — Aloïse! se récria Aimery presque mécontent. — Elle! fit Jehanne d'une moue railleuse. — La damoiselle de Val-Aulnaie, dit Eustache avec dignité. — Quelle idée avez-vous là? continua Aimery; comment m'aimerait-elle? nous nous sommes quittés si enfants! — Elle est bien assez orgueilleuse pour l'oser, dit Jehanne, qui n'avait pas été la dernière à se sentir offusquée de l'admiration qu'attirait Aloïse. — Je pense, répondit gravement la châtelaine de Montbazon, que la petite-fille du sire de Val-Aulnaie sait trop qui elle est et qui nous sommes pour lever les yeux sur son seigneur. — Il n'est ni enfance ni seigneurie qui tienne, repartit Guillaume de Craon; je suis habile à lire certains secrets sur le front des dames, et j'engage ma foi de chevalier que cette damoiselle Aloïse aime mon ami Aimery. Après tout, cela fait honneur à son goût. — Trêve de railleries, Châteaudun, répondit Montbazon. Tu fais injure à mademoiselle de Val-Aulnaie. Sa mémoire, moins distraite au

fond de nos campagnes que la mienne dans le tumulte de l'hôtel Saint-Pol, a été plus fidèle; voilà tout. — Si nous étions en âge de gager, je gagerais ma vicomté de Châteaudun contre ton destrier noir, que l'on t'aime, et je te le prouvais. — Comment? s'écria Jehanne. — C'est mon secret, répondit Châteaudun avec une gravité comique. — Ah! sire vicomte, répondit-elle, ce serait pourtant un acte de charité envers tous les jeunes damoiseaux de Touraine. Une fois qu'ils sauraient la place prise, ils ne viendraient plus papillonner autour de la divine Aloïse, comme alouette autour d'un miroir. — Aimery m'en voudrait trop, reprit Châteaudun. — En aucune façon, car il est impossible qu'elle m'aime, dit Aimery. — Alors, tu ne risques rien, ni elle non plus, fit Jehanne. — Et moi, ajouta sérieusement dame Eustache, je voudrais savoir à quoi m'en tenir sur ce fait, car il y aurait ordre à mettre à la trop grande familiarité que nous avons laissé prendre à cette petite fille.

*Familiarité* n'était guère le mot propre; mais au moins l'altière baronne n'avait jamais fait sentir sa suprématie aux Val-Aulnaie comme à quelques autres. Aimery ne répliqua pas, pensant sans doute que toute objection devait cesser devant le désir de sa mère; et puis, le grand malheur de savoir être aimé de la plus jolie damoiselle de la Touraine!... Le sire de Montbazon n'avait que trop bien profité de son séjour à la cour et de l'amitié de Guillaume de Craon.

Le lendemain, Aloïse, heureuse de sentir Aimery si près d'elle, se confina dans le manoir de Val-Aulnaie, songeant, non sans trouble, qu'il allait venir, et elle l'attendait si bien qu'elle s'impatiait à voir s'écouler les heures, comme s'il eût manqué à une promesse.

Tout à coup un grand bruit éclata dans le château; ce n'était pas le brouhaha d'une visite d'importance, mais le sinistre tumulte d'un accident. Aloïse, saisie d'un



noir pressentiment, hésitait à descendre ; puis surmontant sa faiblesse, elle franchit les escaliers. Des serviteurs troublés, courant çà et là, lui apprennent que le sire de Montbazon, renversé par son cheval à la vue d'un sanglier, a été blessé dangereusement. A cette nouvelle, Aloïse se précipite dans la salle où le jeune baron venait d'être transporté. La douleur empreinte sur le visage de son grand-père et sur celui du sire de Craon, les larmes d'Eustache et de Jéhanne, frappent d'abord les regards d'Aloïse ; elle s'avance, voit Aimery étendu sur un brancard, enveloppé d'un manteau sanglant, pousse un cri douloureux et tombe évanouie. « J'avais deviné ! crie le vicomte d'un air de triomphe. — Nous avons été trop loin, répond Aimery ; c'est une cruelle plaisanterie. » Et aux yeux stupéfaits de Val-Aulnaie, il se débarrasse de son lugubre attirail pour relever Aloïse qu'Eustache et Jéhanne sont les premières à secourir.

Mais la pâmoison fut longue, alarmante et mêlée de cris convulsifs où il était facile de distinguer le nom d'Aimery ; celui-ci ne pouvait assez se reprocher d'avoir prêté les mains à cette ruse méchante. « M'expliquera-t-on ce que tout cela signifie ? » s'écria le vieillard, dont la colère, augmentée par l'état de sa petite-fille, était pourtant combattue par l'incertitude.

Enfin, Aloïse commença à rouvrir ses yeux, dont le rayon tomba d'abord sur Aimery. Après de telles défaillances, l'esprit est lent à rassembler ses idées, et ce ne fut que peu à peu qu'elle se rendit compte de ce qui venait de se passer ; ne le comprenant pas, elle interrogeait d'un œil inquiet ceux dont elle était entourée ; mais retenus par leurs regrets, ou du moins par leur confusion, aucun d'eux ne se sentait le courage d'expliquer cette scène perfide. Jéhanne fut la première qui rompit ce silence, car la jalousie est bien plus impitoyable que la morgue ou la raillerie. « Ce n'est rien, ma chère Aloïse ;

pardonnez-nous une petite supercherie que nous avons employée pour convaincre mon frère qu'il vous était moins indifférent que, dans sa modestie, il s'obstinait à le penser. — Mon Dieu ! » fit Aloïse en se levant, la réaction de la pudeur offensée lui ramenant aussitôt la force au cœur, comme le sang aux joues. « Aimery !.... Aimery !.... est-ce bien vous ?... vous qui étiez si bon !... » Elle n'en put dire davantage. Suffoquée de honte et de douleur, elle cacha son visage entre ses mains, dont les doigts laissèrent bientôt tomber d'abondantes larmes.

« Sire Aimery, cria le vieillard, ce n'est pas votre père qui de gaieté de cœur eût ainsi insulté son compagnon d'armes, et pourtant votre père ne m'a pas vu des cheveux blancs. Et vous, à qui j'ai rapporté son corps du milieu de la mêlée, vous venez faire un jouet d'une jeune fille.... Ah ! si son père n'était pas mort... en voulant sauver le vôtre !... mais elle n'a pour protecteur qu'un vieillard débile... Sire Aimery, c'est *couardise* ! »

Le jeune chevalier bondit à ce mot terrible qui appela sur son front la rougeur ; il se tut pourtant, arrêté par la conscience de sa faute ; mais Châteaudun allait répondre, lorsque Aloïse, relevant la tête et essuyant ses larmes, s'avança vers Aimery avec tant de dignité que chacun s'arrêta en silence.

« Eh bien, oui, lui dit-elle, je vous aime ; mais cet amour que Dieu m'a sans doute envoyé était un secret entre lui et moi. Sans votre indigne tromperie, ni vous ni personne ne l'auriez jamais su : votre image dans toutes mes pensées, votre nom dans toutes mes prières ; rien de plus ! Mais maintenant que vous m'avez arraché un aveu qui me couvre de honte, je ne puis plus me montrer aux yeux du monde qu'avec le titre de femme : Aimery, voici ma main ! Elle la lui présenta, non de l'air d'une vassale qui demande grâce, mais d'une souveraine qui veut bien l'accorder.



— Vous épouser.... » s'écria le baron interdit, car l'idée de s'enchaîner si jeune était quelque peu étrange pour un disciple et émule du vicomte de Châteaudun. Cependant le regret de cette scène, la beauté et la noblesse d'Aloïse, le touchaient si vivement, qu'il eût peut-être pris cette main qu'elle lui tendait toujours, si dame Eustache, offensée jusqu'à la fureur, ne se fût promptement jetée entre eux. « Qu'est-ce à dire ? » s'écria-t-elle en éloignant violemment son fils. Ne faut-il plus qu'une pâmoison, un « je vous aime, » et cinq ou six larmes, pour que la première venue s'empare ainsi du plus grand parti de la Touraine ? Je vous trouve bien osée, ma mie, et.... — Madame, interrompit fermement Aloïse, insulter encore celle que vous perdez d'honneur est indigne de votre rang. Puisque votre fils refuse de réparer le mal qu'il m'a fait, je m'adresserai à plus puissant que lui. — A qui donc ? dit la baronne, piquée de ce dernier mot. — A Dieu, madame, et à sainte Claire, qui ne refuseront pas un asile à celle dont le monde ferait désormais dérision. Et dans cette sainte retraite, ajouta-t-elle en se tournant vers Aimery, je prierai, sire de Montbazon, pour que le souvenir de ce jour ne vous revienne jamais comme un remords. — Baron de Montbazon ! cria Val-Aulnaie, voyant Aloïse s'éloigner lentement, ajoutez à cet adieu la malédiction d'un vieillard sur tout votre lignage, qu'il a si longtemps honoré et servi. » Puis il se hâta de suivre sa petite-fille, alarmé de la résolution qu'elle venait d'exprimer d'entrer au couvent.

La légèreté du vicomte reprit promptement le dessus : « Eh bien, fit-il gaiement, aurais-je gagné ton beau destrier noir, Aimery, si nous avions gagé ? — Sortons d'ici, répondit brusquement Aimery ; il me semble que ce n'est plus notre place. — Chez notre vassal ? observa la hautaine baronne. — Mais il est fâcheux, dit Aimery en se dirigeant vers la porte, que notre

présence chez notre vassal soit une occasion de honte et de colère, quand sa présence à Montbazon, il y a quinze ans, a été notre sauve-garde à tous. » Les deux dames rougirent à ce souvenir de la défense de leur château par Val-Aulnaie, et suivirent Aimery en silence.

Les railleries de son sémillant compagnon, celles de sa jalouse sœur, ne parvinrent cependant pas à dissiper la triste impression qu'Aimery avait rapportée ; elle s'augmenta le lendemain, lorsqu'il apprit que, malgré tous les efforts de son aïeul, Aloïse s'était en effet retirée dans un couvent de Clarisses. Il voulut y courir : « Et que lui diras-tu ? demandait Châteaudun ; veux-tu renoncer d'un coup à quinze ans au moins de liberté et de plaisirs ? — Voulez-vous, ajoutait sa mère, vous qui pouvez prétendre aux plus riches héritières, et joignant leurs domaines aux vôtres, vous créer une puissance de comte, voulez-vous épouser cette misérable châtelaine de marécages ? — Je ne sais, répondit-il indécis, ni ce que je lui dirai ni ce que je ferai ; mais il faut que je la voie ! » Un mot de sa sœur eut pourtant le pouvoir de le retenir : « Prends garde, lui dit Jehanne, de tomber à ton tour dans quelque piège : c'est une clôture simulée. On veut, en t'effrayant sur les suites d'une plaisanterie, bien innocente, arriver au but qu'on ambitionne et devenir baronne de Montbazon. Ne t'en soucie, et à peine seras-tu à l'armée, qu'on renoncera à une ruse inutile et qu'on retournera bien tranquillement à Val-Aulnaie. » Dame Eustache parla dans le même sens avec plus d'assurance encore, et son fils se laissa à peu près convaincre ; mais cet incident n'en gâta pas moins le séjour qu'il fit à Montbazon.

Si le bruit de la cour avait suffi pour faire perdre la mémoire à Aimery, comment l'eût-il conservée au milieu des événements bien autrement saisissants d'une première campagne ? Montbazon se battait



presque tous les jours : il entra de vive force dans plus de vingt châteaux, prit ou tua plusieurs chevaliers anglais, reçut de nombreuses blessures et fut comblé d'éloges par le connétable. Enfin, pour couronner cette rapide conquête, la Rochelle soulevée fit la garnison anglaise prisonnière, ouvrit ses portes aux Français, et les fêtes splendides par lesquelles cette cité opulente accueillit ses nouveaux alliés, achevèrent d'enivrer le baron de Montbazon et de lui faire oublier la pauvre récluse.

L'hiver arrêta les succès du connétable, qui retourna à Paris, tandis que ses chevaliers se dispersaient dans leurs châteaux. Guillaume de Craon, qui s'était aussi fort distingué, accompagna encore son ami en Touraine. Ils touchaient au but de leur voyage, lorsque, dans une bergère, accourue au bord du chemin pour admirer la richesse de leurs équipages, Aimery reconnut la paysanne dont il avait sauvé le fils six ans auparavant. La pauvre femme éleva la voix pour le bénir ; le chevalier s'arrêta, et, poussé par un sentiment irrésistible, lui demanda des nouvelles d'Aloïse. « Hélas ! monseigneur, dit la bergère, c'était un ange dont le monde n'était pas digne : Dieu se l'était réservée : dans huit jours, elle prononce ses vœux dans le couvent de Sainte-Claire. »

Montbazon tressaillit, et détournant la tête pour cacher sa subite émotion, il aperçut à l'horizon ce couvent dont Aloïse n'était pas sortie. Les gens d'Aimery, entraînés par la fougue du vicomte, l'avaient dépassé. Le baron de Montbazon se trouvait donc seul, et tournant la bride de son destrier noir, il le dirigea vers le couvent. Pendant qu'il galopait, il sentait croître d'instant en instant le trouble qui l'avait saisi. Il lui semblait que les jours de son enfance, ces jours si riants passés près d'Aloïse, se levaient l'un après l'autre dans son cœur, aussi amers qu'ils avaient été doux, jusqu'à cette heure fatale où il la voyait tomber à ses pieds, mourante de

sa mort supposée, puis se relever pour lui présenter avec un si noble mélange de pudeur et de fierté sa petite main blanche, cette main qu'il avait dédaignée. Est-ce un rêve ? se disait-il ; tout cela a-t-il réellement existé ? Cette Aloïse, si chérie pendant quatorze ans, Aloïse si belle et si aimante, est-ce bien moi que l'ai insultée, repoussée, livrée aux sarcasmes de ce Châteaudun au cœur vide, et de ma sœur hautaine et jalouse ? Insensé ! sous quelle fascination étais-je alors entraîné par Guillaume, dans ces joies fausses et tumultueuses !

Cependant les vastes bâtiments de Sainte-Claire grandissaient à ses yeux, et bientôt son coursier blanc d'écume s'arrêta à la porte. Aimery obtint facilement que l'on fit descendre la novice au parloir ; mais Aloïse, qui ne s'était pas attendue à le voir, fut prête à s'évanouir. « Que me voulez-vous, messire ? lui dit-elle d'une voix tremblante ; car ce chevalier, la terreur de l'Anglais, s'était senti si coupable et si confus devant elle, qu'il ne pouvait trouver une parole. — Damoiselle, répondit-il enfin, avez-vous prié, comme vous me l'aviez promis, pour que votre souvenir ne me devint jamais un remords ? — Oui, messire, tous les jours, répondit-elle, surprise de ce début. — Alors c'est donc l'amour et non le remords qui me ramène à vous. Aloïse, vous m'avez dit que vous m'aimiez ; ne le répéteriez-vous donc plus ? Vous m'avez offert votre main ; sans ma mère, je l'aurais acceptée, sans doute. Je viens vous la demander aujourd'hui, ne voudriez-vous donc plus me l'accorder ? »

En parlant, Aimery baissait les yeux, il entendit que la novice pleurait. « Des larmes ! s'écria-t-il, quand je reviens à vous ! — Oui, Aimery, des larmes ; car moi, je ne puis vous repousser à mon tour sans pleurer. — Vous me refusez, Aloïse ? vous refusez cet époux que vous aviez choisi vous-même ? — Oui, je vous refuse pour l'époux qui ne m'a pas refusée, » ajouta-t-elle avec enthousiasme ; et son regard, brillant au



milieu des larmes, se tournait vers un grand crucifix placé au fond du parloir. « Aimer, reprit-elle, vous m'avez abandonnée au calme du cloître, aux consolations de la prière ; il n'est plus temps ! je vous bénirai cependant jusqu'à mon dernier jour, car je vous devrai mon bonheur, bien plus sûrement peut-être que si, lorsque je vous présentai ma main, vous l'eussiez prise pour me conduire dame et suzeraine sous les voûtes superbes de votre château de Montbazon. »

Aimer, désespéré déploya vainement contre la résolution d'Aloïse toute l'éloquence de l'amour et de la douleur : Aloïse pleura sur les larmes qu'elle faisait couler ; pour réponse, elle lui montra le crucifix, et baissant son voile, pour dernier adieu elle lui montra le ciel, et, d'un pas ferme, elle sortit du parloir.

« Aloïse ! Aloïse ! cria le baron à genoux et lui tendant les bras. Ah ! murmura-t-il, c'est un ange ! et je la perds par ma faute ! » Il se releva le désespoir dans l'âme, et sortit du couvent le cœur navré. Il n'y avait plus pour lui ni gloire ni plaisir en ce monde ; en perdant Aloïse il lui semblait avoir tout perdu. Il remonte sur son cheval, promène longtemps son regard désolé sur le vaste paysage qui se déroulait autour de lui, car Sainte-Claire dominait une haute colline. Ici, Tours dressait ses clochers gigantesques, son immense cathédrale, et semblait abriter sous l'ombre de ses murs la célèbre abbaye des moines de Marmoutiers ; là, s'asseyait entre ses fortes tourelles Montbazon, où l'attendaient une mère, une sœur, la puissancel... il fit sentir l'éperon à son destrier, qui s'élança sur la route de Tours... Deux heures après, les portes du couvent de Marmoutiers étaient retombées sur le dernier baron de Montbazon.

En vain sa mère, qu'il fit avertir, essayait-elle de changer sa détermination ; en vain courut-elle à Sainte-Claire solliciter elle-même Aloïse d'accepter la main

de son fils : en apprenant le dessein d'Aimer, la novice leva vers le ciel un regard plein de l'espérance de l'y retrouver un jour, et elle alla livrer sa belle chevelure aux ciseaux sacrés.

Jéhanne, devenue héritière du domaine de Montbazon, parut à Guillaume de Craon digne d'un hommage sérieux. Elle fut vicomtesse de Châteaudun, et dame Eustache essaya d'oublier près d'elle et de son gendre, le fils que lui avait ravi une *gaberie* indiscreète. Mais la malédiction du vieux Val-Aulnaie sembla peser longtemps sur le nom et le château de Montbazon, promènes de quenouille en quenouille. Par défaut d'héritier mâle, Jéhanne les avait portés dans la maison de Craon ; par défaut d'héritier mâle, sa fille Marguerite les porta dans la maison de la Rochefoucauld ; Jéhanne, petite-fille de Marguerite, à Jéhan du Fou, échanson du roi Louis XI ; et Marie, fille de Jéhanne, dans la maison de Rohan, où, fixés enfin, ils brillèrent d'un éclat qui fit oublier les premiers barons de Montbazon.

OCTAVE DELAPORTE.

## Le Sachel de Buis Bénit.

C'était au mois de juin 1830 ; l'horloge du joli petit village de Maurecourt, situé au confluent de la Seine et de l'Oise, allait sonner deux heures, les habitants étaient sur le pas de leur porte ; des jeunes gens en habits de dimanche venaient de se réunir devant la porte de l'auberge et semblaient attendre quelqu'un : « Ohé ! Michel ! » criaient-ils, regardant au loin dans la grande rue.

— Sa caisse est là, répondit l'un.

— Eh bien... après ! répondit l'autre, puisque personne de nous ne sait battre du tambour.



— Il est peut-être allé dire à Dorothee de prier pour qu'il ait un bon numéro, car ils devaient se marier ensemble... »

En ce moment, il se fit un hourra parmi les conscrits ; ils venaient d'apercevoir Michel qui descendait lentement la grande rue en se retournant à chaque pas ; les cris de ses camarades ne parurent pas l'émouvoir ; il prit tranquillement sa caisse, se plaça en tête, battit une marche, et fut suivi par la troupe, qui s'efforçait d'aller en mesure en emboitant le pas. Plus d'une mère, plus d'une sœur, en les voyant passer, cacha son visage dans ses mains ; mais ces marques d'intérêt n'étaient pas pour Michel ! De temps en temps il jetait des yeux inquiets vers l'église, et alors il tapait sur son tambour, non sans donner ce qu'on appelle, je crois, des coups de bois, c'est-à-dire que ses baguettes frappaient les bords de l'instrument.

Michel était le seul enfant d'une pauvre femme morte de misère, et veuve d'un mauvais sujet qui buvait chaque jour le labeur de l'épouse désolée. A cinq ans, il se trouva seul dans le monde. La charité intéressée d'un fermier lui offrit le toit de sa grange et le bout de sa table. Le petit garçon devint alors, en même temps, le domestique du maître et celui des valets : il était leur souffre-douleur.

Un jour, Michel vit passer des troupes ; une douzaine de bambins suivaient fièrement les tambours ; il se joignit à eux et s'enivra tellement de cette musique guerrière qu'il oublia l'heure ; si bien que, quand il revint chez son maître, celui-ci lui infligea une dure correction.

De ce jour, Michel s'exerça sur n'importe quoi, avec des bâtons façonnés par le moyen de son couteau, et suppléa bientôt le tambour du village ; ce qui fait que nous l'avons vu tout à l'heure exécutant des roulements à la tête des conscrits et prenant ainsi qu'eux le chemin de Poissy, où s'accomplit, pour Maurecourt, la loi du recrutement.

A cette époque, grandissait dans ce village une petite fille, orpheline et pauvre comme Michel ; elle s'appelait Dorothee. Ses compagnes, sans la rebuter, ne la recherchaient pas ; elle vivait seule par le cœur... comme Michel, elle était malheureuse. Les deux orphelins avaient échangé d'abord les noms de frère et de sœur ; par la suite, les mauvais plaisants avancèrent en riant qu'ils devraient bien se marier pour réunir leurs biens ; les deux enfants prirent cette idée au sérieux, s'y habituèrent, et se promirent de travailler chacun de leur côté, afin de pouvoir la réaliser un jour.

Si Michel avait fait attendre les conscrits, c'est qu'il était allé pour dire adieu à sa fiancée, mais il n'avait pu la rencontrer ; comme il la savait pieuse, il se douta qu'elle priait pour lui à l'église ; aussi se retournait-il sans cesse de ce côté. Arrivé au coude de la rue qui mène à Andresy, il aperçut enfin Dorothee sous le porche. Alors le jeu de ses baguettes devint plus régulier.

Lorsque la troupe fut parvenue aux dernières maisons de Maurecourt, Michel mit ses baguettes au repos ; à la suite des cailloux qu'il poussait du pied devant lui, il fit courir ses réflexions, dont il n'interrompit le cours que sous les tilleuls d'Andresy, où il entreprit un assaut de talent et de bruit avec le tambour de l'endroit, à la tête des conscrits du lieu.

Tout le long de la prairie, il supputa les chances qui pourraient lui amener un numéro élevé, et finit par se créer de fâcheux pressentiments. D'abord il n'avait pu serrer la main de sa petite amie ; ensuite, Dorothee était bien entrée dans la maison du bon Dieu, mais il connaissait sa dévotion aux saints, et se doutait qu'elle aurait adressé ses prières à son patron, à lui, le grand saint Michel ; mais saint Michel, le vainqueur du démon, ne devait-il pas être d'humeur essentiellement belliqueuse et vouloir de la valeur, de la gloire pour ses



protégés?... Cependant en arrivant à la mairie de Poissy, il conservait encore un peu d'espoir, ce beau don du ciel qui ne nous abandonne jamais.

C'est assez la coutume des jeunes pay-sans, avant de mettre la main dans l'urne, de crier un numéro très-bas. Lorsque le sort le leur envoie, au moins cela arrête la plaisanterie toujours prête à s'échapper des lèvres de leurs camarades.

Quand ce fut le tour de Michel, le pauvre garçon se tourna du côté des conscrits en les interrogeant du regard.

« Le numéro un ! » dit un de ces méchants gars chez qui la misère, loin d'inspirer une charitable compassion, excite une verve cruelle.

Ce mauvais souhait fut accueilli par tous. Michel ressentit vivement cette marque de non sympathie, et comme pour se mettre au-dessus, il prononça résolument : « Numéro un ! » plongea sa main dans l'urne, en retira un papier, le déroula, devint pâle, remit ce papier au sous-préfet, et jeta un coup d'œil plein de reproche sur ses camarades.

L'officier civil dit à haute voix : « Un ! » Le greffier écrivit : numéro un... Michel était soldat !

Le tambour se laissa enrubanner ; mais il ne se livra pas à la joie forcée des autres conscrits.

Jacques Brissot, jeune homme du même village que Michel, s'approcha de lui : « Eh bien, lui dit-il, nous pouvons nous donner la main ; tu as le numéro un, j'ai le numéro deux. »

Lorsque la troupe revint dans le village, Dorothée attendait Michel ; en voyant le numéro qui ornait le chapeau du conscrit, elle cacha sa figure dans son tablier.

Bientôt Michel dut partir, car sous des apparences délicates, sa constitution était nerveuse, et malgré l'exiguité de sa taille, il comptait juste ce qu'il faut de mètres et de centimètres pour faire un soldat.

Tout le village entourait Brissot, dont

le havresac se montrait bien gonflé, et dont le gousset était bien garni. Michel, arrêté à quelque distance, considérait avec douleur les adieux qu'on faisait à son camarade.

« Il y a des gens qui accaparent toutes les affections ; ils sont heureux !... dit-il avec envie. Mon départ, à moi, qui s'en inquiète ? » et se retournant pour cacher son émotion, il aperçut, assise sur un banc, Dorothée, qui tenait fixés vers lui ses yeux rouges et gonflés par les larmes. Il s'avança vers la jeune fille.

« Allons ! Dieu donne à chacun sa part, dit-il à Dorothée. Il a voulu que nous fussions à la fois, l'un pour l'autre, une famille, des amis, et que mutuellement nous nous apportions toute l'amitié de notre cœur... Nous nous aimons bien, n'est-ce pas, Dorothée ? » ajouta Michel.

— Oui, répondit-elle. Dieu est bon !

— Cependant il nous sépare, ajouta Michel amèrement.

— Que sa volonté soit faite ! dit Dorothée. Il nous réunira tôt ou tard.

— Ici... ou là-haut ! répondit le tambour en lui montrant le ciel. Adieu ! Dorothée, » ajouta-t-il d'une voix à peine entendue.

Dorothée prit alors dans la poche de son tablier un petit sachet de toile et l'ouvrit. Il contenait une branche de buis des *Rameaux* de l'année. Lorsque Michel eut vu la branche, elle referma le sachet et le passa au cou du conscrit, qui le cacha sur sa poitrine.

« Garde-le, lui dit en pleurant l'orpheline, il te portera bonheur ; rapporte-le-moi... je t'attendrai. »

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et Dorothée reprit en essuyant les larmes de Michel : « Allons ! pars, mon pauvre ami, montre le courage d'un soldat... ne te retourne pas... moi, je peux pleurer et te regarder tant que je pourrai te voir.

— Adieu ! Dorothée. »

Mais quand la route faisant un détour,



Michel sentit qu'il allait disparaître, il se retourna, et vit Dorothee qui était montée sur une des bornes de la route, afin de le voir de plus loin... Elle agita son petit mouchoir trempé de larmes... ce fut leur dernier adieu !

Il ne nous appartient pas de raconter la réception de Michel au régiment. Il regrettait vivement Maurecourt ou plutôt tout ce qu'il y avait laissé de son cœur. Pourtant il ne se trouvait pas trop malheureux ; il était bon, et montrait l'esprit et l'intelligence que la supériorité brutale de son maître étouffait au village : les chefs s'intéressaient à lui, ses camarades l'aimaient. Après un examen préparatoire, il passa tambour. Lorsque son bataillon fut envoyé en Afrique, il eut même l'honneur de composer la marche particulière qui distingue chaque régiment en campagne. Cette œuvre fut hautement approuvée par tous les tambours-majors. Le colonel l'en complimenta, et le tint dès lors dans une estime qui lui attira naturellement celle des autres officiers ; si bien que, lorsqu'on parlait tambour, le nom de Michel se trouvait dans toutes les bouches.

Or, il advint que son régiment se mit en campagne et combattit Abd-el-Kader. Michel saisit cette occasion, et déploya, la caisse sur le dos, le sabre au poing, une valeur héroïque. La déroute ne tarda pas à se mettre chez les Arabes ; l'engagement cessa... mais on chercha vainement le petit tambour sur le champ de bataille, parmi les morts, parmi les blessés... Michel s'était élancé au milieu des ennemis, et les Bédouins en fuyant l'avaient emmené avec eux. En souvenir de lui, quelques soldats passeront la manche de leur habit sur leurs yeux humides, car ils savaient le sort réservé aux prisonniers d'Abd-el-Kader : la décollation ! Les officiers dirent en soupirant : « Pauvre petit diable ! » et tout le régiment fut particulièrement affligé. La fameuse marche n'avait pas été notée, et les confrères de Michel n'étaient que de

vrais *tapins*, incapables de l'exécuter !

L'expédition continua ; les Arabes se retranchaient dans leurs douairs, les Français les en chassaient, s'y reposaient un jour, et le lendemain recommençaient à poursuivre l'ennemi. Sur un des murs du premier douair que les officiers visitèrent, on trouva plusieurs inscriptions tracées par des prisonniers français. Elles étaient pour la plupart de la main de soldats ouvriers qui avaient dû la vie à leur profession. Abd-el-Kader, à la tête d'un peuple nomade et sans industrie, comprenait l'avantage qu'il pouvait retirer des connaissances de pareils hommes, dans sa lutte contre une nation civilisée. On les traitait bien, écrivaient-ils ; à cela près de la liberté, ils étaient heureux, et finissaient en se recommandant au souvenir de leurs amis. Parmi toutes ces inscriptions, on déchiffra celle-ci : « Mon tambour a sauvé ma tête ; je fais marcher au pas les Arabes que le chef fait également exercer à la discipline française. Néanmoins, je compte sur mes camarades pour brosser d'importance ces méchants Bédouins et me délivrer d'eux. Que celui qui lira ceci, dise à Brissot que je ne perds pas courage, et qu'il n'en écrive pas au pays. Signé Michel. »

Dans chaque douair abandonné on trouvait ainsi des nouvelles du petit tambour. Un jour Michel parlait d'une tentative de fuite malheureusement avortée ; ses phrases étaient tristes ; il chargeait Brissot, si ce dernier retournait au pays, de recommander à *quelqu'un* de prier pour lui... Depuis on ne trouva plus rien de l'écriture de Michel.

Et l'armée marchait toujours en avant, remportant toujours l'avantage, mais sans pouvoir mettre un terme à cette guerre faite par les Arabes en fuyant et à la manière des Parthes.

Les Français arrivèrent au pied d'une colline dont l'ennemi occupait la hauteur ! La stratégie faisait espérer un engagement



décisif, chacun s'y préparait; cela dura près d'une semaine. Un jour, la sentinelle d'un poste avancé entendit le son d'un tambour; elle prêtait l'oreille avec surprise, quand le caporal accompagné d'un soldat vint la relever : tous trois suspendirent un instant le service et marquant avec la tête les modulations du tambour, ils s'écrièrent : « C'est la marche de notre régiment ! » Le caporal se pressa de donner le mot d'ordre afin de revenir plus vite au camp annoncer cette bonne nouvelle. Les tambours experts assurèrent que c'était bien le jeu de Michel, qui se servait ainsi de son instrument pour dire à ses camarades : « Je ne suis pas mort, je compte sur vous... sauvez-moi ! »

Cinq années s'étaient écoulées, deux ou trois maisons de Maurecourt avaient un air de fête; la mère Brissot, entourée de ses parents et de ses amis, se tenait sur le pas de sa porte.

Une lettre lui avait annoncé l'arrivée de son fils; une carriole s'arrêta, un grand et beau sergent en descendit lestement, courut serrer dans ses bras sa vieille mère, c'était Brissot... Non loin de cette scène, Dorothée attendait pâle et tremblante... son fiancé n'était donc pas revenu ! car il aurait déjà sauté à terre ! La pauvre fille s'appuyait douloureusement sur la roue de la voiture, lorsque le charretier se retourna pour prêter son aide à un jeune tambour décoré, dont le bras gauche était en écharpe. Le tambour s'approchant de Dorothée, tira de sa poitrine un petit sachet et le mit devant les yeux de la pauvre fille qui restait pâle, immobile.

« Ah ! s'écria-t-elle en se précipitant au cou de Michel, tu n'avais pas besoin de me montrer ce sachet de buis béni, je te reconnaissais bien !... » Puis jetant les yeux sur le sachet : « Il est taché de sang, du tien ? s'écria-t-elle effrayée.

— Ce sang m'a valu ma croix, et ton sachet m'a sauvé la vie, » répondit Michel avec orgueil et amour.

Michel eut, par la suite, à expliquer plus d'une fois, au village dont il était l'honneur, comment il avait recouvré sa liberté sur le champ de bataille; comment il s'était glorieusement vengé des Arabes le sabre au poing; ce qui néanmoins lui avait valu deux belles blessures : une balle dans le bras, et la pointe d'un sabre dans la poitrine.

Maintenant Dorothée est madame Michel, la femme du tambour-maître de la garde nationale de Maurecourt; celles qui autrefois la regardaient à peine, aujourd'hui l'envient lorsqu'elle se rend le dimanche à l'église, au bras de son mari, dont la poitrine porte la croix d'honneur. Cette considération qu'elle doit à Michel, Dorothée la lui rend en bonheur dans la petite maison qu'ils habitent au milieu du village. Un modeste commerce de merceries qu'elle fait prospérer leur donne l'espoir d'élever les enfants que Dieu leur envoie, et ces deux pauvres orphelins dédaignés, repoussés, sont devenus en s'aimant, en s'appuyant l'un sur l'autre, les chefs d'une famille heureuse et considérée.

HENRI NICOLLE.



## Le Jour des Morts.

### A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE.

Voici le jour des morts, l'âme croit les entendre ;  
Mais au lieu d'un jour sombre et d'un ciel attristé,  
Une heure de printemps se lève sur leur cendre  
Comme un signe de paix et d'immortalité.

Vers les champs du repos, autour de la cité,  
La foule des vivants commence à se répandre,  
Et plus d'un a choisi le sentier écarté  
Que peut-être demain il lui faudra reprendre.

Ah ! vous n'êtes pas là ; vous que j'ai tant pleurés,  
Le hasard fit, hélas ! à vos mânes sacrés  
Pour la nuit de la tombe, un chevet solitaire.

Mais la loi du temps cesse où la vie a cessé,  
Et les larmes du cœur vont partout sous la terre,  
Consoler dans la mort le pauvre trépassé !

ANTOINE DE LATOUR.

### Revue des Théâtres

*Richard en Palestine*, opéra en trois actes, paroles de M. Paul Foucher, musique de M. Adolphe Adam, membre de l'Institut ; décors de MM. Diéterle, Séchan, Despléchin et Cicéri ; divertissement de M. Mazillier.

Le camp des croisés. — Au premier plan, la tente de Richard. — Au fond, le mont Saint-Georges qui domine le camp. — Dans le lointain, la mer et la ville d'Ascalon.

Richard Cœur-de-lion a emmené avec

lui sa femme Bérengère et sa cousine Edith (1) Plantagenet ; le roi, vaincu pour la première fois par les Sarrasins, est malade dans sa tente. Une trêve a lieu, pendant laquelle un Arabe nommé Ismaël vient lui donner ses soins et lui sauve la vie.

Il y a quelques jours, comme Bérengère et Edith se rendaient en pèlerinage près d'Ingaddi à la demeure d'un saint anachorète, elles avaient été attaquées par des Maures et allaient tomber en leur pouvoir

(1) *Edisse* ; pour le *th*, prononcez deux *s* en mettant votre langue entre vos dents.



lorsque Kenneth, jeune chevalier écossais, ayant mis en fuite les mécréants, sauva ainsi l'honneur des deux pèlerines inconnues. Dans la lutte, l'une d'elles avait laissé tomber sa bague; Kenneth s'était empressé de la ramasser et la gardait comme un doux souvenir, car il aimait cette pèlerine pour avoir pu un moment admirer ses traits nobles et gracieux, quand il apprend que cette bague appartient à Edith Plantagenet, qui accompagnait la reine dans son saint pèlerinage. A cette découverte, perdant tout espoir de bonheur, le chevalier remet la bague à Bérengère en la priant de la rendre à sa belle cousine. Par malheur, cette reine est la plus étourdie, la plus inconséquente, la plus lâche des femmes. S'apercevant de l'amour de Kenneth pour Edith, elle l'excite encore en lui disant que dans la Provence, sa folle patrie, les chevaliers qui ont combattu pour sauver l'honneur des dames les épousent toujours; elle compromet Edith en lui conseillant, devant le jeune Ecossais, de le choisir pour son chevalier. La princesse est fort émue, car elle lui doit une vive reconnaissance, pour lui avoir sauvé plus que la vie.... Cependant, en personne sensée, elle répond que la fille des Plantagenet ne peut accepter pour chevalier qu'un prince son égal. Cela fait penser à la reine, dès que la princesse s'est retirée, de demander au jeune homme quelle est sa famille. Kenneth répond qu'il ne connaît pas ses parents. « Eh bien! reprend la reine, venez ce soir dans ma tente; Edith y sera, ajoutez-elle pour le décider; vous nous raconterez votre histoire, vos malheurs... » En ce moment le roi sortait pour exercer ses forces affaiblies, et montrer aux Allemands qui se révoltaient d'être sous ses ordres, que Richard Cœur-de-lion est encore en vie; la reine lui présente Kenneth, son sauveur, et le roi, comme récompense, le charge de l'honneur insigne de garder l'étendard de l'Angleterre, qu'il va faire planter sur le mont Saint-Georges, pour témoigner aux

Sarrasins qu'il reprendra bientôt sa revanche. Le chevalier écossais jure de défendre son étendard jusqu'à la mort.... Mais cela ne fait pas le compte de Bérengère; tandis que Kenneth sera sur le mont Saint-Georges, il ne pourra être auprès d'elle, et Bérengère espérait s'amuser des récits de Kenneth!

La tente de la reine. — Les dames de sa maison causent entre elles ou travaillent.

Bérengère entre, parle bas à un page qui aussitôt s'éloigne. Elle annonce à ses dames que pour se réjouir du retour de son époux à la santé, elle va tenir une *Cour d'Amour*, et propose une discussion sur l'amour et sur le devoir, soutenant qu'un chevalier doit sacrifier le devoir à l'amour, Edith, au contraire, prouve qu'un chevalier doit sacrifier l'amour au devoir... En ce moment le page revient, parle bas à la reine, qui s'écrit avec joie: « J'ai gagné mon procès! et c'est vous, Edith, qui me faites avoir gain de cause. Kenneth devait venir ce soir sous ma tente nous raconter ses malheurs, le devoir lui ordonnait de rester à son poste; lui demander de le quitter, il m'aurait refusée sans doute; mais il vous aime, belle cousine... je lui ai envoyé votre bague en lui faisant savoir que vous êtes en danger, et réclamez ici sa présence... Le chevalier abandonne son étendard... il va venir, il sacrifie son devoir à l'amour. — Mon Dieu! j'espère qu'il ne viendra pas, dit Edith avec douleur. Ah! madame, reprend-elle d'un ton d'amer reproche, vous compromettez l'honneur de votre parente, et vous employez la ruse pour forcer un brave soldat à désertier le poste qui lui est confié! — Le roi ne le saura pas, » répond la folle Bérengère.

Kenneth, à qui le page avait eu mission de dire que la princesse allait être enlevée par les Maures, accourt... trouve toutes les dames fort tranquilles, et allait retourner à son poste, lorsque le roi, suivi des barons et des chevaliers, entre furieux, traînant l'é-



tendard que les Allemands ont déchiré, souillé dans la poussière. A la vue de Kenneth, Richard prend des mains d'un soldat une masse d'arme, la lève sur le jeune chevalier qui attend la mort avec calme... Bérengère pousse un cri, Edith fait un mouvement pour se précipiter au devant du coup... Ismaël, plus prompt, s'élançe et s'offre à l'arme fatale... le roi s'arrête. « Je t'ai sauvé la vie, dit l'Arabe à Richard Cœur-de-lion, et je te sauve un remords, car je ne puis croire que ce brave guerrier soit coupable. — Son trépas, du moins, eût été trop noble, reprend le roi. Que répondras-tu à tes juges? ajoute-t-il en s'adressant à Kenneth. — Rien... qu'on me punisse! » Les soldats viennent lui prendre son épée.

Intérieur de la tente de Richard. — Au milieu sont trois sièges dont l'un est plus élevé que les autres.

Edith amène malgré elle Bérengère: « Parlez au roi, lui dit-elle, ne laissez pas mourir dans le déshonneur un noble chevalier, avouez que seule vous êtes coupable. » La reine refuse, elle a peur d'exciter contre elle la colère de son époux. Edith menace d'aller tout lui dévoiler... la reine cède, et la jeune princesse se retire en voyant venir le roi. Heureux et surpris de la présence de sa femme dans ces lieux, Richard Cœur-de-lion lui donne les noms les plus doux, les plus tendres... Vous croyez peut-être qu'elle va profiter de la tendresse de son époux, pour lui avouer la ruse qu'elle a employée auprès du chevalier ou au moins pour demander sa grâce?... mon Dieu, non! « Qu'est-ce! dit-elle; ce n'est pas une si grande perte qu'une bannière! Ordonnez! et je vais vous en broder une plus belle. » Le roi ne pense pas que ce ne soit rien qu'une bannière insultée, déshonorée; il lui rendra ses couleurs en la trempant dans le sang du coupable! Il fait signe à la reine de s'éloigner et ren-

tre dans une autre partie de sa tente.

Kenneth est amené par des soldats. Ismaël vient à lui: « Tu vas mourir, peut-être, lui dit-il, et sans connaître ceux à qui tu dois la vie. Apprends que le vieillard chez lequel tu fus élevé, Duncan, jeté sur ces bords par la tempête, est venu expirer dans ma tente, et m'a dicté cet écrit qu'il m'a remis pour toi. » Kenneth prend l'écrit que lui présente Ismaël, le décachette et le déchire après l'avoir lu.... C'est qu'Edith, pour laquelle il a tout sacrifié, l'abandonne, et il mourra inconnu... il ne veut pas déshonorer le nom de sa famille.

Le roi et ses barons viennent juger le chevalier écossais; à toutes les questions qui lui sont adressées, plutôt que d'accuser Edith, il répond: « Je n'ai rien à dire... je suis coupable. — Qu'il meure donc! s'écrie le roi, c'est un lâche! c'est un traître! » Edith entrant rapidement, suivie de Bérengère et de ses dames, s'écrie :

Vous vous trompez!

TOUS.

Edith!...

ÉDITH.

De lâcheté son cœur est incapable!

Un ordre qui, pour lui, devait être sacré,  
A son poste arracha le soldat égaré.  
Par le trône abritée, une femme coupable  
Dans un piège fatal entraîna son amour;  
Il crut défendre encor des jours chers à vous-même;  
Pour elle il s'est perdu.

LE ROI, regardant Bérengère.

Qu'elle tremble à son tour....

Elle seule est coupable.

ÉDITH.

En cet instant suprême

Elle pleure à vos pieds!...

BÉRENGÈRE, bas à sa cousine.

Grâce, Edith!

LE ROI, toujours les yeux sur Bérengère.

Cet effroi!.....

ÉDITH.

Mais il faut qu'elle parle et soit, par son courage,  
Digne du noble amour que tout son cœur partage.

KENNETH.

Qu'elle partage... ô ciel!

LE ROI.

Cette femme? ..

ÉDITH.

C'est moi!



LE ROI.

Ainsi donc, devant tous Édith se déshonore !...

ÉDITH.

Se déshonore-t-on en sauvant son époux ?

TOUS.

Son époux !...

LE ROI.

Pour l'obscur orphelin qui lui même s'ignore,  
Une Plantagenet affronte mon courroux !  
Avec lui désormais quelle place est la tienne ?

ISMAEL, *s'avançant.*

Un trône !...

(*Mouvement général.*)

Enfin pour lui, le sort change sa loi,  
Kenneth ici n'est plus ! que ton nom t'appartienne :  
David, fils de Malcolm, l'Écosse attend son roi !

KENNETH, *avec transport.*

Pour elle, une couronne !

ISMAEL.

Oui, que David retrouve,

Vivant en moi, l'écrit que Kenneth déchira.  
C'est à moi que Dubcan l'a dicté.

LE ROI.

Qui le prouve ?

ISMAEL, *la main sur sa poitrine.*

Un témoin reste encor, dont le nom suffira.

LE ROI.

Quel est-il ?

ISMAEL.

Des combats la fanfare éclatante

Te le dira.

(*On entend des trompettes.*)

LE ROI.

Quel est ce bruit soudain ?

ISMAEL.

C'est la fin de la trêve.

(*Il se dirige vers la porte.*)

LE ROI.

Où vas-tu ?

ISMAEL.

Sous ma tente.

LE ROI.

Où te retrouverai-je ?

ISMAEL.

Aux plaines du Jourdain.

LE ROI.

Quand ?

ISMAEL.

Au prochain combat finira ton attente.

LE ROI.

Ton rang ?

ISMAEL.

Est le premier.

LE ROI.

Et ton nom ?

ISMAEL.

Saladin !

(*Pendant ces derniers vers la tente s'est ouverte et a laissé voir au-dehors des écuyers arabes amenant un cheval richement caparaçonné. Saladin s'élance sur son cheval et disparaît. Cri général : Aux armes ! — La toile baisse.*)

Cette pièce, tirée du roman de Walter Scott, *Richard en Palestine*, exigeait beaucoup plus de développements et de spectacle ; on aurait voulu voir le pèlerinage des femmes des croisés. — Les Sarrasins vaincus et mis en fuite. — Kenneth au clair de la lune, gardant son étendard. — Le page venant lui apporter l'anneau d'Edith... Mais on n'aurait pu désirer une musique plus gracieuse, plus vive, plus dramatique que celle de M. Adolphe Adam, dont le talent est si vrai et si populaire.

J.-J. FOUQUEAU DE PASSY.

### Correspondance.

J'attends toujours avec une vive impatience le compte-rendu de la séance de l'Académie pour la distribution des prix de vertu, afin de pouvoir te raconter les belles actions, les loqs dévouements de ces êtres pauvres et inconnus que la bienfaisance de feu M. de Monthyon récompense sur la terre. C'est *David-Pierre Lacroix*, de Dieppe : dès qu'un orage se prépare, dès qu'un premier cri au secours se fait entendre... debout sur la jetée il est à la mer, et depuis qu'il existe il a déjà sauvé de la mort cent dix-sept personnes. L'Académie lui accorde un prix de 3,000 fr.

*Pierre Thiane* a choisi la Garonne pour théâtre de ses exploits. Depuis trente ans il était toujours prêt à exposer ses jours ; lorsqu'en 1842, il travaillait comme ouvrier, il entend appeler à l'aide : un jeune homme de quinze ans, l'espoir de sa famille, venait de tomber dans le fleuve à l'endroit le plus rapide. Trente personnes témoins de son agonie poussaient des cris



de désespoir et n'osaient le secourir... Thiane quitte son ouvrage, accourt hâtant, couvert de sueur, ne réfléchit pas que les eaux glacées du fleuve peuvent lui donner la mort, et s'y précipite tout habillé... Quelques minutes après il avait rendu un enfant à sa famille; mais lui, il était perdu pour la sienne! des fièvres épuisèrent ses forces, et des douleurs cruelles l'ont forcé de renoncer à ses travaux. L'Académie lui accorde 2,000 fr.

*Julie-Jeanne Mazade*, du village de Bourg-lès-Valence, dans le département de la Drôme, a fait de sa pauvre chaumière un hospice, une salle d'asile; les médecins lui accordent leur secours, c'est elle qui se charge de veiller, de soigner les malades. Elle recueille les orphelins, travaille pour les nourrir, et grâce aux privations qu'elle s'impose, un jour, ne pouvant plus se soutenir, elle fut obligée de convenir qu'elle n'avait pas de quoi manger. L'Académie accorde 3,000 fr. à la sainte femme, et les pauvres vont se réjouir, car ils auront du pain!

*Germaine Pâris* est une dévouée de coton, d'Acis-sur-Aube; elle gagne 50 cent. par jour. A seize ans, n'ayant plus de mère, elle était l'unique soutien de son père et de neuf frères et sœurs; bien plus, en 1814, son oncle, un soldat qui venait de perdre un bras dans une bataille livrée contre les Russes, arrive s'appuyant sur sa femme; tous deux étaient accablés de misère; le soldat demande à sa nièce un asile et du pain... Ils sont accueillis avec jote; elle travaillait tout le jour, elle travaillera la nuit. Voilà trente ans que cela dure! Germaine a renoncé à devenir épouse, elle a perdu ses grands parents, mariés sœurs, établi ses frères, et comme il lui reste du temps elle soigne deux voisins aveugles et paralytiques. L'Académie lui accorde 2,000 fr.

Seize autres dons de 1,000 et de 500 fr. ont encore été accordés à de bien grands dévouements, à de bien tristes misères!...

A Versailles, dans l'avenue de Saint-Cloud,

n° 6, au deuxième étage d'une petite maison, logent deux vieilles filles. Madeleine Dubois a quatre-vingts ans, elle a été bonne ouvrière et a amassé une petite somme qui, placée en viager, lui assure un revenu de 25 centimes par jour. Sa sœur aînée, Delphine Dubois, a quatre-vingt-un ans, elle a 50 centimes par jour, placés de même... Mais depuis l'ouverture du palais tout est devenu bien cher à Versailles, et la misère s'était mise dans le ménage des deux sœurs... Par bonheur *Catherine Chasseraye*, veuve, sans enfants, se trouve être leur voisine, elle est riche.... elle a 1 fr. 50 centimes par jour; elle est jeune, elle n'a que cinquante-cinq ans. Catherine aime les deux sœurs parce qu'elles sont bonnes et aimantes, elle les respecte parce qu'elles sont vieilles, et se dévoue pour elles; depuis quelques années elle s'est privée de viande et de vin afin de pouvoir leur en donner; elles sont presque tombées en enfance: « Si je mourais, dit l'aînée, qui a quatre-vingt-dix ans et 50 centimes par jour, que deviendrait ma sœur? Soyez tranquille, mon enfant, lui répond Catherine, je suis riche et ne l'abandonnerai pas! » L'Académie lui accorde 500 fr.

A côté de ces trois bonnes vieilles femmes, voici une brave jeune fille. *Hortense Boyer* habite Montfaucon; dans ce village est une mare profonde où l'on vient verser tous les jours les immondices de Paris. Dernièrement trois petits enfants tombent dans ce gouffre infect... Lacroix ou Thiane auraient reculé, peut-être... « Je sais bien qu'il y va de ma vie se dit Hortense, mais je ne peux pas laisser périr ces pauvres enfants! » Elle se précipite dans cet infâme cloaque qui exhale l'asphyxie et la mort, et en retire les trois petits malheureux. Puis quand l'Académie lui fait demander ce qu'elle préfère, de 300 fr. ou d'une médaille d'honneur, de ce prix, elle répond qu'elle ne demande que la grâce de son beau-père. Cet homme, violent et emporté, dont elle avait souvent eu à subir les mau-



vais traitements, dans une querelle avec un de ces camarades l'avait tué et se trouvait condamné à huit ans de réclusion. Non-seulement le roi, dans sa bonté, a diminué de moitié cette peine, mais l'Académie a accordé à Hortense le prix de 300 fr. La vertu de la fille aura ainsi racheté le crime du père !

M. Scribe, qui a rendu compte des prix Monthyon, a terminé ainsi son discours : « Ah ! si les riches savaient que d'héroïsme » obscur, que de sublime patience, que » de vertus et de misères se cachent dans » les mansardes, dans les chaumières, s'ils » savaient ce que les yeux du pauvre contiennent de larmes et son cœur de désespoirs, s'ils savaient qu'il y a tel moment fatal où le secours le plus léger peut éloigner une pensée coupable, ils courraient sur-le-champ tendre la main au malheureux, l'arracher à sa ruine et au crime peut-être... Quelques gouttes d'eau tombées du ciel raniment et relèvent la plante qui se dessèche et va se flétrir ! »

Mais nous savons bien cela, n'est-ce pas, ma chère ? et par nos conseils, notre modeste pension de jeune fille, nous faisons tout le bien qu'il nous est possible de faire... je dis qu'il nous est possible, car parmi ceux que la misère accable, les uns sont si intempérants, si paresseux, si orgueilleux, qu'il leur semble que les personnes sobres, actives, économes, leur volent l'argent qu'elles possèdent... ceux-là acceptent nos bienfaits avec ingratitude et refusent nos conseils ; les autres sont si ignorants, si imprévoyants, si humbles dans leur pauvreté, qu'ils se croient nés pour être pauvres et demander, comme ils croient qu'il y a des personnes qui sont nées pour être riches et leur donner... ceux-ci acceptent nos bienfaits avec reconnaissance et ne suivent pas nos conseils... C'est alors qu'il nous faut de la patience, de la persévérance... car il y a une chose à dire : le malheur et la pauvreté n'arrivent jamais qu'à ceux qui ont fait la moitié du chemin... Le man-

que de raison, de jugement, voilà la plus grande misère, celle qui est sans remède... Nous qui ne sommes pas encore riches, nous ne pouvons aider que ceux qui veulent s'aider : *Qui vit doit vivre*, dit le proverbe, c'est-à-dire : celui qui est bien portant doit pouvoir gagner sa vie ; et cela est vrai dans notre bon, notre beau et riche pays de France... mais pour cela il faut travailler... donnons donc l'exemple en nous occupant de la planche XI.

Le n° 1 est un dessin de col qui se fait en mousseline et se brode sur un métier, au passé et au point d'arme ; ce sablé qui couvre une partie des feuilles s'exécute comme je te l'ai déjà expliqué, ou bien par des nœuds ; mais tu ne sais peut-être pas broder en nœuds ; voilà ce que c'est : Ton col tout dessiné et monté sur un métier, tu enfiles dans ton aiguille du fil d'Écosse ; — tu formes un nœud à l'un des bouts de ce fil ; — de la main gauche, tu passes ton aiguille sous le dessin, au milieu d'un de ces grains de sable ; tu la fais sortir en-dessus, en la tirant de ta main droite, et en l'élevant jusqu'à ce que le nœud s'arrête sous la mousseline ; — toujours tenant ton aiguille, tu formes sur le dessin un large cercle de fil d'Écosse, en partant de droite, passant à gauche pour revenir à droite ; là tu passes ton aiguille, sous le fil, tu entraines ce fil avec ton aiguille que tu viens passer à travers le même grain de sable ; alors tu tires en dessous cette aiguille avec ta main gauche, et, passant ta main droite sous ce même cercle, tu soulèves le fil ; alors, à mesure qu'en dessous ta main gauche tire l'aiguille, ta main droite, en dessus, laisse aller ce fil de manière à ce qu'il n'en reste plus sur le dessin qu'un nœud qui se trouve former ce grain de sable ; de ta main gauche tu passes encore en dessous ton aiguille au milieu d'un de ces grains de sable pour la faire ressortir en dessus et recommencer un autre nœud. Les ronds et les autres feuilles se font au passé, celles-ci entourées d'un cordonnet. Plus



les broderies sont mates et épaisses, plus elles sont à la mode.

Ce colse monte sur un petit collet double, en mousseline; il se taille haut de 3 centimètres du derrière (sans les remplis), puis on le diminue du haut en approchant du menton, et on le creuse derrière, du bas, seulement autour du cou; on le coud ensuite à un corps de fichu.

Grâce à ce petit collet, on peut nouer autour de son cou une cravate formée d'un ruban *sous le menton faisant rosette*, ou d'une écharpe de cachemire faite ainsi :

Achète 25 centimètres de cachemire bleu de France en cinq quarts de large, que tu faux-ourles des deux côtés, puis aux deux bouts tu fais une frange haute de 10 centimètres; de cette frange, tu prends une largeur de 5 millimètres tu en formes un nœud très-près du bord de cette écharpe. Des deux côtés, à un centimètre du faux-ourlet, et de la frange du bas, tu couds à plat un velours noir, large d'un centimètre. Tourné deux fois autour du cou; cette écharpe sera très-chaude pour cet hiver.

Le n° 2 est le dessin d'un coin de mouchoir qui se continue tout autour. On bâtit une ourlet à partir de la ligne droite du bas jusqu'au dessus des deux losanges, on fait dessiner sur l'ourlet et sur le fond du mouchoir ce dessin qu'on exécute en points de cordonnet sur l'ourlet, au plumetis, et en points de cordonnet sur le fond du mouchoir. Lorsque l'on a fini on découpe, à l'envers, les ronds, les losanges et les espèces de fleurs à quatre pétales qui sont au milieu de l'ourlet.

Le n° 3 est le dessin de la 4<sup>e</sup> partie d'un képy; il se fait en casimir rouge ou bleu de France, en velours noir ou vert, et se brode en soutache d'or sur velours vert, — bleu de France sur casimir rouge, — rouge sur casimir bleu de France, — noire sur velours noir.

Le n° 4 est le rond au milieu duquel je ne te conseille qu'un large et riche bouton bombé.

Ce képy a une forme élevée qui donne un air plus jeune, plus *crâne* que le bonnet grec, et convient mieux aux figures françaises de nos pères et de nos frères.

Tu trouveras ce bonnet tout dessiné sur beau casimir, à l'*Industrie parisienne*, où l'on se chargera de le faire monter.

Le n° 5 te représente une bande de canevas couvert en raconi pour faire un rond de serviette.

Tu achètes, rue *Louis-le-Grand*, un morceau de carton long de 15 centimètres, large de 5, un morceau de canevas *Pénélope* un peu plus grand et un peu plus large (tu en coupes des fils, ainsi que cela est indiqué, et tu retires ces fils), 5 mètres de raconi bleu de France; 2 mètres couleur chamois; tu enfiles le raconi bleu dans une aiguille à tapisserie; en le tournant en spirale autour des deux fils du canevas, tu en couvres trois rangs; tu arrêtes le raconi en repassant ton aiguille au milieu du dernier rang que tu viens de finir; tu prends le raconi chamois, tu fais encore trois rangs; lorsque tu as tout fini dans ce sens, tu reprends dans l'autre sens, et ainsi de suite. — Tu tailles deux morceaux de gros-de-Naples, de 16 centimètres de long sur 6 de large; tu bâtis grossièrement ces morceaux de gros-de-Naples, l'un en dessous, l'autre en dessus; rabats tout autour la doublure sur le carton en l'arrêtant grossièrement; forme ce rond de carton en posant ses deux bouts l'un sur l'autre; arrêteles avec une aiguille enfilée de soie blanche, en ayant soin que ton point ne traverse pas la doublure du dessous; replie ensemble, sur le carton, le canevas et la doublure du dessus; couds des deux côtés, à points perdus, le rempli de la doublure du dessous au rempli du canevas et à celui de la doublure du dessus.

Le n° 6 t'indique comment sont placées les couleurs bleu et chamois.

Tu peux aussi employer ce genre de travail pour te faire un cabas.

Tu trouveras au coin du boulevard de,



Italiens tout ce qu'il faut pour exécuter ce joli petit cadeau d'étrennes.

Le n° 7 est un dessin de bretelles que l'on exécute sur un petit canevas de soie noir ou blanc.

Le n° 8, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le canevas, les soies, le dessin échantillonné coûtent 3 fr. 25 c., rue *Louis-le-Grand*.

Après l'avoir envoyé un modèle de chemise ordinaire, voici une façon plus raffinée.

Le n° 9 est la pièce sous laquelle on fronce le derrière de cette chemise.

Le n° 10 est la moitié de la pièce sous laquelle on fronce la moitié du devant. Les deux étoiles t'indiquent où ces pièces se réunissent par une couture à rabattre.

Lorsque cette couture est faite, tu brodes au plumetis, autour du haut de cette pièce et des deux côtés du devant, un dessin d'entre-deux. La manche se coud à cette pièce, au dos et au devant de la chemise. Cette manche doit être large du haut de 20 centimètres (sans compter le gousset), et être froncée et cousue du bas à un entre-deux brodé.

Tu fais, au haut de ces pièces 9 et 10, un ourlet de 8 millimètres de haut, cousu à points arrière; un pareil ourlet au côté droit de la pièce de devant, auxquels ourlets tu couds, froncée, une Valenciennes haute de 2 centimètres; tu couds, de même, la même Valenciennes au bas des manches. La chemise se ferme par deux boutonnieres faites dans chacun des ourlets des pièces de devant dans lesquelles on entre de riches boutons. Bien entendu que le haut du corps de la chemise doit être taillé de manière à suivre les contours de cette pièce. Pour plus de solidité et de propreté, taille, dans le sens de la lisière, une bande d'étoffe semblable à celle de la chemise, large d'un centimètre et demi et couds-la à l'envers, à points de côté, sur les plis du corps de la

chemise et sur les pièces 9 et 10. Ce modèle de chemise se trouve à l'*Industrie parisienne*.

Le n° 11 est la passe d'un bonnet à la *vielle*, en jaconas. Cette passe est formée de trois passes posées les unes sur les autres. Ces passes sont ourlées séparément, à partir du nombre 21 jusqu'au côté opposé, et ourlées toutes trois ensemble, du côté où se trouve le nombre 10.

Le n° 12 est le fond de ce bonnet. Au bas on y fait un ourlet dans lequel on passe deux bouts de ruban longs chacun de 30 centimètres, formés d'une bande de jaconas large de 4 centimètres, faux-ourlée, que l'on noue derrière; on coud ce fond à surjet aux passes et on le fronce à partir de 8 centimètres au-dessus de l'ourlet. Il faut 3 mètres de Valenciennes haute de 2 centimètres. On coud cette dentelle à plat autour des passes, et légèrement froncée au bas de chacune de ces passes; à la dernière on ne coupe pas la dentelle, on la cond au bas du fond. Taille encore deux rubans de jaconas longs de 30 centimètres, faux-ourle-les et couds-les en dessous de la dernière passe afin de les nouer la nuit sous le menton.

Pour le matin, le bonnet à la *vielle* n'a pas besoin de ces rubans.

Pour négligé, ce bonnet se fait en tulle de coton ou en mousseline brodée au plumetis, il suffit d'une seule passe; on la taille sur celle du milieu et l'on y coud 1 mètre de dentelle, haute de 5 centimètres, froncée tout autour. On fait le fond plus long du bas de 4 centimètres afin que l'ourlet soit plus grand; dans cet ourlet on passe deux rubans de velours noir, large de 5 centimètres, que l'on noue derrière; des deux côtés de ce bonnet, on pose une agrafe de ce même velours noir: il faut pour chaque agrafe 50 centimètres, et pour chaque ruban qui noue le fond, 37 centimètres, on fixe le bonnet avec deux riches épingles piquées dans ces agrafes. A la place du velours on peut employer du ruban de satin grossvert ou bleu de France; mais le velours est



plus original. Bien entendu que ce bonnet est pour ta mère ou pour ta sœur mariée... à moins que tu ne sois malade... Avoue que c'est ennuyeux qu'il nous faille être malades pour porter une si gentille coiffure.

Le n° 13 est la passe d'une autre façon de bonnet de nuit, encore en jaconas. Cette passe s'ourle tout autour ; devant on y coud à plat une petite dentelle.

Le n° 14 est le fond de ce bonnet, on le faux-curl et on le coud à la passe en le fronçant à partir du nombre 13 jusqu'au zéro.

Le n° 15 est une des deux bandes de jaconas faite comme les précédentes et que l'on coud des deux côtés de la passe, du nombre 12 au nombre 23 ; ces bandes se nouent sous le menton. Je te recommande ce bonnet dont la forme est heureuse, car on aurait beau *réver chat, réver chien, réver qu'on tombe dans un puits*, on ne pourrait à son réveil avoir un bonnet chiffonné, et être chiffonné, c'est l'écueil de tout bonnet de nuit !

Reprends cette passe n° 13, taille-la en mousseline unie, continue-la des deux côtés jusqu'à ce qu'elle soit longue en tout de 1 mètre 80 centimètres, arrondis-la des deux bouts, garnis-la tout autour d'une petite dentelle cousue à plat à un petit ourlet ; taille, aussi en mousseline, le fond n° 14, couds-le de même à la passe, et lorsque tu mets ce bonnet, croise les barbes sous ton menton, puis croise-les sur ta tête, elles retomberont de chaque côté comme la cornette d'une paysanne ; alors fixe-les avec de riches épingles. Ce bonnet nous est permis... c'est en vérité bien heureux !

Tous ces patrons se trouvent au coin du boulevard des Italiens, où l'on peut les essayer en mousseline avant de les acheter en papier. Les cols, les mouchoirs dessinés et échantillonnés se trouvent aussi rue *Louis-le-Grand*.

J'ai fini l'explication de notre planche XI ; mais j'ai le cœur gros ; car, bien que tu m'appelles ta *très-utile amie*, je n'ai pu

rien te dire qui te soit *utile*, les patrons de manteaux ne paraissant que le mois prochain... Cependant, je vais t'indiquer quelques toilettes parmi lesquelles tu en trouveras, je l'espère, qui seront de ton goût.

Pour faire des emplettes : Chapeau de paille orné de velours noir. — Robe de mérinos façon amazone ; de chaque côté du large rempli qui se trouve au milieu du devant, quatre petits velours cousus à plat ; les boutons, placés sur le rempli, aussi recouverts en velours ; quatre petits velours montant des deux côtés sur la poitrine ; des boutons recouverts en velours sur le devant du corsage ; aux bas des manches un parement orné de quatre petits velours, les boutons aussi en velours. — Un camail fait d'une espèce de flanelle rayée noir et blanc ; au-dessus de l'ourlet du bas, et remontant de chaque côté du devant, deux velours noirs, de la largeur de la raie noire de l'étoffe, cousus à plat, les mêmes deux velours cousus autour du collet et au bas des deux bouts de manches. Ce camail, à cause de l'étoffe, se nomme *une laitière*. — Bottines noires, montées sur de hauts talons, ce qui empêche qu'on ne se crotte, et donne beaucoup de grâce au cou-de-pied.

Pour visites : Chapeau de velours noir, orné en dessous d'un tour-de-tête en ruban de satin ponceau. — Robe de pékin noir, toujours façon plus ou moins amazone ; manches à la religieuse. — Echarpe de flanelle ponceau bordée, à cheval, d'un velours noir large de 4 centimètres. — A la main, l'escarcelle de la planche X.

Pour dîner prié : Robe de gros-de-Naples gris, faite à guimpe, le dos plissé dans le bas ; manches en biais. — Ceinture de ruban gris en gros grain, fermée par une boucle de métal. — Autour du cou, double ruche en tulle de soie blanc, à gros réseaux, haut de 8 centimètres. — Manchettes formées d'une double ruche de même tulle, haut de 5 centimètres.

Pour soirée : Robe d'organdy blanc sur une robe de gros-de-Naples blanc. Si la



jupe de gros-de-Naples porte un mètre de haut : une jupe d'organdy haute de 45 centimètres (sans compter l'ourlet haut de 4 centimètres), cousue, froncée à son corsage; un volant de même largeur que la jupe, haut de 45 centimètres (sans compter l'ourlet haut de 4 centimètres), cousu froncé à la jupe de gros-de-Naples, de manière à ce qu'il y ait 10 centimètres entre la jupe et le volant. — Manches courtes plus larges que celles de gros-de-Naples. — *Berthe* d'organdy, doublée de gros-de-Naples blanc. — Corsage à pointe. — Coiffure : une petite couronne de marguerites blanches posée à la naissance des cheveux.

Ou bien : Robe d'organdy rose, garnie d'un haut volant. — Manches courtes, relevées du devant par un nœud de satin rose. — Corsage à pointe, drapé, fermé par un nœud rose. Tu trouveras, à 2 fr. le mètre, de cinq quarts de large, un dépôt d'organdy blanc, rose, ponceau et bleu, rue *Louis-le-Grand*.

Voilà le premier de l'an 1845 qui s'avance. Je suis dans le secret des jolies étrennes que prépare l'*Industrie parisienne* en tapisseries de toutes sortes, en bourses, en pelotes, en paniers de Berlin, en boîtes pour tous les usages. On m'a parlé... mais je veux que tu aies le plaisir d'être surprise si on t'offre ce joli cadeau, ou de surprendre ta mère si tu étais assez heureuse pour le lui offrir, après l'avoir choisi rue *Louis-le-Grand*.

J'ai plusieurs fautes à réparer, ma chère amie : si tu as voulu faire le dessin de tapisserie planche IX, n° 7, tu as dû voir dans la rose jaune une couleur bien étonnée d'y être. En effet, le graveur s'est trompé ; ce signe, qui indique *vert olive très-clair*, est de trop, il doit être remplacé par le signe *jaune d'or*.

Et puis n° X, page 291, première colonne, une ligne entière a disparu chez l'imprimeur ; je te prie de la rétablir ainsi :

*Ensuite, promenant ses regards autour de l'appartement, il ajouta :*

« Cette salle du conseil est tellement, etc.

Quant au rebus : Une toue — les jours d'un mouchoir — un O plus grand — le nombre 100 — une île — une faux — des sacs — une médaille représentant l'empereur Commode — et la lettre E.

Explication : *Toujours au plus grand nombre il faut s'accommoder.*

Merci, de vouloir bien me dire : *Plus je te lis, plus je t'aime.* Mon cœur reconnaissant te répond en écho : *Plus je t'écris, plus je t'aime.* J. J.

### Sphémérîdes.

13 novembre 1609. — Ordonnance de police relative à l'heure et à la durée des spectacles de Paris.

Cette ordonnance portait que les comédiens des théâtres de l'hôtel de Bourgogne et du Marais ouvriraient leurs portes à une heure après midi, et qu'à deux heures précises, soit qu'il y eût du monde, soit qu'il n'y en eût point, ils commenceraient leurs représentations, de sorte qu'elles fussent terminées avant quatre heures et demie. Ce règlement s'observait depuis la Saint-Martin jusqu'au 15 février. Paris était alors infesté de voleurs, d'assassins, de coupe-bourses, de tireurs-de-laine; il y avait beaucoup de boue, point de lanternes et peu de carrosses : l'ordonnance était donc justifiée par la sûreté publique, que les spectacles, en se prolongeant après la nuit, auraient compromise.

### Mosaïque.

Nous devons tous un tribut à la peine, c'est le méchant qui nous l'impose.

ABADIE.